

LE 18^E DU MOIS

VILLAGES DE BOIS CONTRE BIDONVILLES

► P. 17

ISSN 1259-9034

PORTE DE LA CHAPELLE, UNE START-UP CULTIVE EN SOUS-SOL

► P. 11



La rue Lepic bientôt rénovée grâce au budget participatif.

BUDGET : LES DÉSILLUSIONS DE LA PARTICIPATION CITOYENNE

► P. 2-4

MONTMARTRE • P. 9

Quand le libraire fait le travail du postier

CHAPELLE • P. 10

JO 2024: un palais des sports pour le 18e

GOUTTE D'OR • P. 13

Les premiers fromages made in Paris

HISTOIRE • P. 18-19

Des traces de l'esclavage autour du marché de l'Olive



DA
Jul 2032 713

BUDGET PARTICIPATIF, QUATRE ANS APRÈS : UN BILAN EN DEMI-TEINTE

Faible taux de participation, travaux qui relèvent des compétences de la mairie, simples projets d'agrément. L'initiative lancée en 2014 est sous le feu des critiques.

Pionnière dans la mise en œuvre du budget participatif en 1989, la ville côtière de Porto Alegre au Brésil a fait bien des petits dans le monde. Pour preuve, ce conseil d'école dans une maternelle du 18^e, où par une fraîche soirée de novembre des parents d'élèves interpellent le représentant de la mairie sur la vétusté de la porte d'entrée et l'insécurité qui en découle. C'est alors qu'un représentant des parents d'élèves suggère tout naturellement : « On n'a qu'à le proposer l'an prochain au budget participatif ! » C'est dire la notoriété grandissante de ce dispositif ambitieux lancé par la municipalité, dont le principe était encore inconnu des Parisiens et Parisiennes il y a quatre ans.

Coup d'accélérateur

Un passage en revue des différents projets proposés depuis 2014 montre une grande diversité : végétalisation, culture, sport, mais aussi l'école, la solidarité ou l'ajout d'équipements. Autant de projets dont la cible ne se limite pas aux jeunes cadres de la ville et qui expliquent la popularité croissante de cette initiative.

Pourtant, l'effort à fournir pour que tous les habitants se sentent pleinement inclus reste énorme. Certains se demandent si les projets sont vraiment représentatifs des habitants et de leurs attentes. D'autres s'interrogent sur la pertinence de financer des projets situés dans le périmètre ordinaire d'une bonne gestion municipale.

Un exemple parmi d'autres : la rénovation du centre sportif des Poissonniers, situé porte de Clignancourt, l'un des projets gagnants de 2016, estampillé Quartiers populaires. « Vestiaires vétustes, douches défectueuses, parquet abîmé et dangereux, problèmes d'étanchéité... Des interventions rapides sont nécessaires pour remettre cet équipement aux normes minimales exigibles dans un édifice public ». En lisant cette description du projet, on est en droit de se demander si le budget participatif n'est pas utilisé pour rappeler ses devoirs à la mairie, notamment celui d'assurer la sécurité et des conditions

d'hygiène décentes aux usagers.

Face à cette critique, la réponse de Philippe Durand, l'un des élus chargés d'étudier les projets du 18^e arrondissement, est claire : « Le budget participatif, ce n'est pas de l'argent supplémentaire, c'est pris sur le budget de la ville. On peut faire ce type de demande par d'autres biais... et aussi par le budget participatif. » Il faut aussi voir ce dispositif comme « un coup d'accélérateur » pour des améliorations qui devraient être faites et qui traînent à être réalisées.

Ajuster le dispositif

Une clarification importante car la communication autour du budget participatif donne parfois l'impression d'un appel à projets d'agrément. Si beaucoup d'entre eux ont pour objectif de rendre l'arrondissement plus accueillant, plus vert ou plus ludique, c'est aussi l'occasion pour les citoyens du 18^e de signifier aux élus leurs priorités et les dossiers qu'ils aimeraient voir figurer en haut de la pile.

Les projets qui arrivent sur la table de la commission d'arrondissement sont déjà passés deux fois par le filtre des services de la Ville : d'abord pour l'étude de recevabilité puis pour la validation technique. Depuis 2014, le rythme a été soutenu. Soumission des projets, validations diverses, passages en revue en commission (d'arrondissement et de la Ville), arbitrages des maires, budgétisation, tout s'enchaîne d'une année sur l'autre, au rythme d'un agenda serré, sans prendre le temps de lever la tête du guidon. Philippe Durand aurait souhaité une pause ou au moins une concertation pour lister les problèmes et ajuster le dispositif. « En 2018 cela se fera comme en 2017 », reconnaît-il. Pourtant, les points d'amélioration sont déjà identifiés et il y aurait matière à réfléchir ensemble, entre habitants et élus.

Favoriser le vote en ligne

Prenons par exemple, le faible taux de vote en ligne dans les quartiers populaires (17 %), beaucoup moins élevé



Le budget participatif doit-il financer des travaux tel que l'insonorisation d'un réfectoire de cantine ?

que dans les autres quartiers. Or, ce moyen est le plus rapide pour exprimer son choix. Il devrait permettre d'atteindre un public le plus large possible à moindres frais pour la mairie, la multiplication des points de vote physiques nécessitant un personnel nombreux et du matériel. Alors, comment inciter ces habitants à participer davantage à ce mode de scrutin ? Sachant qu'il pourrait devenir dans quelques années la norme pour des élections locales ou nationales.

Voter contre

Autre axe de progrès : pouvoir exprimer son désaccord sur un projet. Introduire une telle nouveauté nécessiterait néanmoins de discuter des modalités : est-ce qu'un vote « contre » annulerait un vote « pour » ? Est-ce qu'un nombre minimum de votes « contre » serait susceptible d'éliminer un projet déjà validé par la Ville ? Et comment éviter de tomber dans la concurrence des projets, des quartiers, voire des personnes ? Pour Philippe Durand, l'enjeu crucial est celui de la « fabrication du collectif ». Cette méthode est trop individuelle et pourrait conduire à des situations de surenchère, et de rivalité entre groupes.

Le budget participatif n'est pas qu'une opération marketing pour

marquer du sceau de « la démocratie locale et participative » des projets de réhabilitation ou d'embellissement de notre environnement quotidien. C'est l'occasion de tisser un lien entre des habitants qui s'emparent de sujets essentiels (la santé, l'alimentation, l'accès à la culture, la lutte contre la précarité...) et d'engager un dialogue entre habitants et élus. Le risque demeure que l'initiative se transforme en simple boîte à idées où la Ville viendrait piocher des projets. Face à cela, Philippe Durand préconise de « mettre en place des processus pour entretenir le dialogue entre les porteurs de projets et la mairie. »

Mais retour à Porto Alegre. Faute de réalisations suffisantes et à cause de la récupération par des intérêts privés, la participation à « l'orçamento participativo » a chuté de plus de 19 % entre 2001 et 2011, après quelques années de belles réussites. Le cercle vertueux pour éviter cet écueil semble simple : des promesses tenues au niveau de la mairie, et un renforcement de l'adhésion de la population en retour. Le budget participatif pourrait ainsi devenir un succès durable et pourquoi pas, une forme de cogestion au niveau local.

HAJER KHADER BIZRI

UN PROJET PARTICIPATIF, COMMENT ÇA MARCHE ?

C'est reparti ! Dès le 8 janvier et jusqu'au 4 février, les Parisiens peuvent déposer leurs projets sur le site du budget participatif.

Faites Paris à votre idée ! Ce slogan accompagne depuis quatre ans des projets proposés par les Parisiens pour les Parisiens et votés par les Parisiens. Ils peuvent concerner soit la ville dans son ensemble, soit un seul arrondissement.

Globalement, la mairie de Paris leur a alloué 1,5 milliard d'euros, soit 5 % du budget d'investissement de la ville, pour la période 2014-2020. Ces initiatives couvrent des thèmes très variés : sécurité, culture et patrimoine, végétalisation, embellissement, propreté, environnement, cohésion sociale et solidarité, éducation et jeunesse. En 2017, l'enveloppe consacrée aux budgets participatifs s'élevait à plus de 200 millions d'euros.

Place aux piétons

Cette année le budget le plus élevé (1,25 M€) a été attribué au projet de rénovation du bas de la rue Lepic. Il est quotidiennement emprunté par des milliers de touristes, venus découvrir le quartier de Montmartre et le Moulin Rouge. Sans oublier les habitants du quartier qui y font leur marché. Le projet vise à améliorer l'accueil des touristes sur le site de Montmartre et à donner plus de place aux piétons. Il devrait aussi permettre de préserver le marché Lepic et ses métiers de bouche (les fromages ont beaucoup de succès, la poissonnerie aussi !). Trottoirs élargis, plantation d'arbres, création de stationnements en épi, amélioration de l'éclairage donneront plus de cachet à cette rue bien parisienne, tout en améliorant la vie quotidienne de ses habitants.

« Ce projet ne peut qu'améliorer la vie du quartier car les trottoirs sont surchargés à cause de l'affluence de touristes », se réjouit une riveraine. Elle aimerait faire son marché ou se balader tranquillement sans être obligée d'emprunter la chaussée.

UNE FRESQUE XXL PRÈS DE LA FOURCHE

L'œuvre de street art baptisée « L'Attrape cœur » a été réalisée grâce au financement du budget participatif 2015 pour un montant de 45 000 €. Les deux artistes, qui se prénomment Zag et Sia, l'ont peinte en onze jours sur le pignon du 11 villa Pierre-Ginier, à proximité de la Villa des Arts et du cimetière de Montmartre.



Culture et patrimoine

Avec un des budgets les moins élevés (100 000 €), le projet *Des arbres aux livres pour tous* s'inspire d'une expérience réussie dans différents pays et qui s'étend en France, comme à Nancy, Metz ou Laval. Un mobilier urbain devra être conçu en adoptant un design spécifique pour Paris et sera installé dans des places publiques du 18^e. Les riverains et gens de passage pourront y déposer librement des livres.

Le café Cassiopée, situé 21 rue Custine, a pris les devants en proposant dès à présent cette boîte à livres aux passants et à ses clients.

De mars à septembre prochains, les projets pourront être peaufinés en ateliers puis consultés par tous et enfin choisis, du 7 au 23 septembre sur www.budgetparticipatif.paris ou dans les lieux de vote répartis sur l'ensemble du territoire parisien.

CATHERINE XERRI

LE 18^e DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

Ont collaboré à ce numéro :

Christian Adnin, Aliosha Alvarez, Stéphane Bardinot, Brigitte Bâtonnier, Guillaume Belvéze, Sylvie Chatelin, Samuel Cincinnatus, Tessa Chéry, Julie Clotilde, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Marcel Dorigny, Stéphanie Dupouy, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danièle Fournier, Jacqueline Gamblin, Florian Gaudin-Winer, Annie Katz, Hajer Khader Bizri, Maryse Le Bras, Patrick Mallet, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Sophie Roux, Catherine Xerri.

Rédaction en chef :

Florianne Finet
avec Marie-Odile Fargier, Annie Katz
et Nadia Djabali (adjointes)

Graphisme original :

Pilote

Maquette :

Patricia Béglot

Correction :

Sylvie Chatelin

Bureau de l'association :

Anne Bayley, présidente,
Mathieu Le Floch, vice-président,
Christian Adnin, trésorier,
Patrick Mallet, secrétaire.

Communication et réseaux sociaux :

Marie-Pierre Nedeleg

Responsable de la distribution :

Anne Bayley, Mathieu Le Floch

Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

Directeur de la publication :

Christian Adnin

Fondateurs :

Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Rédactrice en chef forever :

Marie-Pierre Larrivé

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

RETROUVEZ
LE 18^e DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

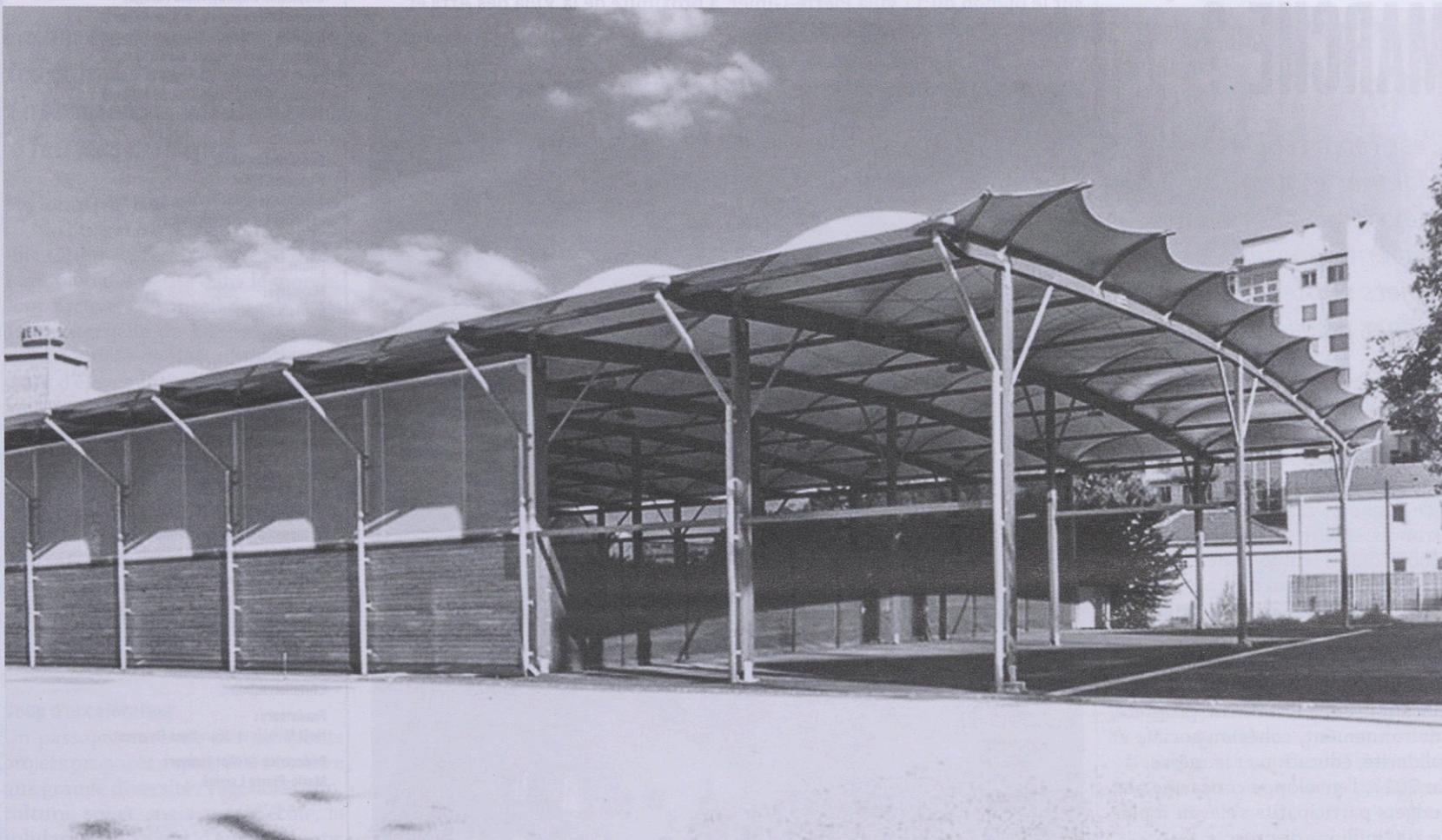
FACEBOOK / LE 18^e DU MOIS

TWITTER / @LE18EDUMOIS

Et bien sûr chez votre marchand de journaux !

STADE CHAMPIONNET : TENNIS COUVERTS CONTRE POU MON VERT

Adopté au budget participatif 2017, le projet de couverture des courts de tennis suscite l'hostilité des associations à l'origine du classement du stade en zone urbaine verte en 2016.



Le projet de couverture de deux courts de tennis au stade Championnet. Il est financé pour 800 000 € sur le budget participatif. Dispendieux et inutile, selon ses opposants.

Est-ce là un coup porté à l'apparente unanimité à l'égard des budgets participatifs ? L'association Championnet sports, gestionnaire des espaces sportifs du stade du même nom, a déposé un vœu pour couvrir deux courts de tennis adossés à la piste d'athlétisme. Le coût annoncé était de 500 000 €, passé après adoption à 800 000 €. Le projet a été retenu cet automne, recueillant plus de 900 votes. Toutefois, les associations Championnet Fleurus et Pas-touche-le-stade sont vent debout contre, jugeant son coût exorbitant et les avantages ridicules.

« Ce projet, personne n'en veut, même les joueurs de tennis y sont opposés, ils veulent continuer à jouer en plein air et ne veulent pas devoir réserver des courts couverts, plus chers », attaque Olivier Taliani président de Pas-touche-le-stade, association née en 2015 pour protester contre un projet de logement social sur le site. « Il y a d'autres priorités que de couvrir les courts de tennis. Des dizaines d'enfants et de jeunes jouent

tous les jours au foot sur le terrain situé au milieu du stade et risquent de se faire mal car le revêtement s'enfoncé de plus en plus et devient dangereux. »

Un peu de nature

Leur argument principal : à la suite du combat contre le projet immobilier, le stade Championnet est depuis 2016 classé en zone urbaine verte, terme définissant les espaces verts dans le plan local d'urbanisme (PLU). En vertu de ce statut, toute construction future est rendue très difficile, sinon impossible. Un argument que conteste Michel Neyreneuf, adjoint à la mairie du 18^e en charge de l'urbanisme : « des constructions sont possibles dans des zones urbaines vertes si elles sont légères et démontables ».

Mais plus que l'argument juridique, l'association Pas-touche-le-stade préfère insister sur la rupture symbolique qu'induirait cette couverture. « Même si c'est juridiquement possible, ce serait un mauvais signe pour les espaces verts et pour les 10 000 personnes qui s'étaient

mobilisées en 2015. Le stade, c'est un peu notre poumon vert où les gens viennent trouver un peu de nature, des arbres, de l'air, du vent, voire même de la pluie ! »

Les opposants insistent également sur la faible plus-value du projet. « On gagnerait quelques heures par mois alors que le revêtement synthétique permet un séchage très rapide en cas d'orage, insiste Olivier Taliani, et avec un toit, finies les parties en plein air ! »

Un vote contesté

Enfin, autre cause de tension, le processus de décision propre aux budgets participatifs est pointé du doigt. Porté par Championnet sports, le vote des adhérents a aisément fait pencher la balance. Cependant, malgré cette mobilisation, le projet a été adopté par 900 votes seulement, le situant dans le bas du classement en terme de popularité. Daniel Lejeune, président de Championnet Fleurus, relève que « pour faire accepter un projet dans les budgets participatifs, une organisation structurée, telle que Championnet

Sports qui compte des milliers d'adhérents, peut assez facilement mobiliser et l'emporter ». Une analyse partagée par Olivier Taliani et même par Michel Neyreneuf. L'élu reconnaît que « la constitution de groupes d'intérêts en faveur d'un projet pourrait devenir une tendance et il va falloir y réfléchir ». Peut-on envisager une remise en question du mode de scrutin, qui ne permet pour l'heure que des votes positifs ? « Une solution ne serait-elle pas de permettre de voter contre ? se demande Daniel Lejeune. Ce pourrait être un moyen de contrebalancer ce type de cas ».

En attendant, les oppositions restent vives autour du stade et de ses abords, un des plus grands espaces non bâtis dans notre 18^e si urbanisé. La réunion de concertation, prévue en janvier à la mairie, à laquelle Éric Lejoindre a convié les parties prenantes, parviendra-t-elle à « concilier les avis contradictoires » ?

STÉPHANE BARDINET

LE NOUVEAU 18^E DU MOIS, UN TRAVAIL D'ARTISTES

Reportage chez Pilote, le studio de création graphique au cœur de la Goutte d'Or, artisan du grand coup de jeune de notre journal, près d'un quart de siècle après sa création !



© Guillaume Béhéris

L'équipe de Pilote: Yanniss Perez, Joséphine Guérin, Mathieu Mermillon.

L'histoire retiendra que la rencontre entre Pilote et *Le 18^e du mois* a d'abord eu lieu sur Facebook. Il y a maintenant presque deux ans, Joséphine Guérin, Mathieu Mermillon et Yanniss Perez nous ont proposé de travailler sur une nouvelle formule du *18^e du mois*, « plus contemporaine et dynamique ». Voilà une excellente opportunité pour le journal qui s'interroge alors sur une éventuelle cure de jouvence. *Le 18^e du mois* consulte aussi ses lecteurs, qui ont plein d'idées. Le chantier est parti !

Le fond et la forme

Après avoir contacté, rencontré l'équipe du *18^e du mois* et échangé, les trois compères ont disposé de leur liberté de création. Ils sont aussi allés voir l'imprimeur. Ce dernier leur a notamment appris que le format n'avait pas été choisi par hasard. Il correspond au format de la feuille de papier et de la machine utilisée pour l'im-

pression, il n'y a donc aucun gaspillage de papier. Le fond, la forme, tout se tenait, la question du format s'est résolue d'elle-même. « Nous souhaitions trouver un point d'équilibre entre le fond et la forme : une forme qui serve le contenu. L'objet éditorial sur lequel nous avons réfléchi, le journal, devait être un support de présentation et d'information lisible. Il est aussi lui-même un espace d'expression graphique où les images, les couleurs et les typographies sont au service d'une réflexion esthétique, culturelle et militante, expliquent les graphistes. Il nous fallait trouver la façon la plus intéressante de le fabriquer. Finalement, nous nous sommes rapidement fixés sur une typo, ce qui nous a permis d'induire un système. Nous avons pu travailler ensuite sur le logo-type, la Une, les doubles-pages, la 4^e de couverture, le choix du papier... »

UN PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE À DOMINIQUE DELPIROU

En ce début d'après-midi du jeudi 30 novembre, les rayons du soleil illuminent le quai Conti. L'Institut de France s'apprête à recevoir les réci-

piendaires des Prix littéraires 2017 décernés par l'Académie française. À 15 h, tambours battants, prennent place sous la Coupole Jean-Christophe Ruffin qui préside la séance, le poète Michael Edwards et Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuelle, suivis par les académiciens présents. En grande cérémonie, 40 prix seront décernés, dont le prix Henri Mondor de la poésie à Dominique Delpirou pour son ouvrage *La mort de Mallarmé*, édité par les Presses universitaires de

Le goût du produit fini

Au sortir de leurs études – les Beaux-arts de Rennes, pour Joséphine, et les arts décoratifs de Strasbourg et Paris, pour Mathieu et Yanniss –, ils ont d'abord chacun tenté l'aventure en freelance puis, après quelques années d'expérience dans des milieux très différents, ont décidé de créer un studio ensemble. Pilote s'est installé en 2015 rue Myrha, en rez-de-chaussée d'un local de la Semaest.

La démarche et l'approche de travail de l'équipe? « *Etre au service du commanditaire. La subjectivité de nos projets est plus liée à ce qu'on donne à voir des contenus, à la façon de traiter le rapport image/texte. Nous faisons du graphisme, pas de l'art, il n'y a pas d'enjeu d'ego!* »

Les clients sont très variés: dans le secteur de la culture, du commerce et des institutions. Ils parlent avec une certaine gourmandise de leurs nouveaux projets de scénographies, ou de direction artistique pour une marque de luxe. « *On se retrouve chefs d'orchestre de plein de corps de métiers différents. On est en charge du projet du début à la fin.* » Ils amènent en effet deux ou trois ouvrages pour montrer comment, depuis le projet initial, ils s'intéressent au moindre détail de ce qui fera le produit fini: le papier, le fil qui servira de reliure...

Un travail engagé

Tous les trois ont habité le 18^e – et deux d'entre eux encore aujourd'hui – et y sont très attachés. En s'installant rue Myrha, ils souhaitaient « *participer au développement du quartier et collaborer avec des structures de proximité, en parallèle de notre activité commerciale.* » Travailler sur une nouvelle maquette pour *Le 18^e du mois* s'inscrit dans cette volonté affirmée. « *On s'est dit que ça valait la peine de proposer nos services sur la partie qu'on maîtrisait: moderniser et singulariser la maquette tout en préservant l'identité initiale du journal. L'enjeu était particulièrement intéressant!* »

In fine, ils ont accompagné la production du premier numéro avec la maquettiste et la rédaction en chef: celui que vous tenez entre vos mains !

SOPHIE ROUX

Venez fêter la nouvelle formule du journal le 12 janvier ! Rendez-vous au Bar commun 135 rue des Poissonniers à 19h30.

la Sorbonne en décembre 2016 (cf. *Le 18^e du mois* n° 242 d'octobre 2016). Dominique est aussi un très fidèle collaborateur de votre journal. Ses pages sur l'histoire de notre arrondissement, ses critiques sur les spectacles des théâtres du 18^e nous font partager ses passions avec bonheur. Bravo et toutes nos félicitations pour ces huit années de labeur superbement récompensées.

MICHEL CYPRIEN

SUR L'AGENDA

LUNDI 22 JANVIER

Conseil d'arrondissement

Le premier de l'année, à 18 h 30 dans la salle des mariages de la mairie, 1 place Jules-Joffrin.

MARDI 9 JANVIER

Révolution et culture

Un nouveau mardi de la Révolution, cette fois avec Philippe Darriulat, adjoint au maire du 18^e en charge des Affaires scolaires, sur Révolution et chansons au XIX^e et Romain Robinet, sur la Révolution mexicaine. En mairie de 18 h à 20 h 30.

JEUDI 11 JANVIER

L'allée d'Andrézieux

Présentation des travaux de réhabilitation des immeubles d'ICF Habitat La Sablière de cette allée dans la salle des fêtes de la mairie de 18 h à 20 h 30.

SAMEDI 13 JANVIER

- Bonne Tambouille

Comme chaque mois, animations multiples et petit marché sur la place Mac Orlan de 10 h à 14 h.

- École de la maille

Pour connaître ses activités, journée portes ouvertes de 13 h à 18 h au 51 rue des Poissonniers.

- Des livres pour les bébés

Découvrir le plaisir de lire à ses enfants ou petits enfants de la naissance à 4 ans à l'atelier du Petit Ney, 10 avenue de la porte Montmartre, de 11 h à 12 h.

MERCREDI 17 JANVIER

- Place Jules Joffrin

Réunion sur le réaménagement de cette place dans la salle des fêtes de la mairie à 18 h 30.

- Apéro engagé

La Maison des associations et Astérya organisent un apéro de rencontre sur la « résilience sociale et innovante » avec Solidarité nomade, Le Carillon, Les Frigos solidaires et Lulu dans ma rue à 18 h 30 à la Recyclerie, 83 boulevard Ornano.

SAMEDI 20 JANVIER

Jeux !

Une trentaine de jeux pour tous les goûts lors d'une soirée animée par l'association Ludollectif avec Planète jeux.

On peut aussi apporter ses jeux. 1 € pour les plus de 12 ans. De 18 h 30 à 23 h au Petit Ney, 10 rue de la porte Montmartre.

suite page 6

LE BLEU QUI FAIT AIMER LA VIE

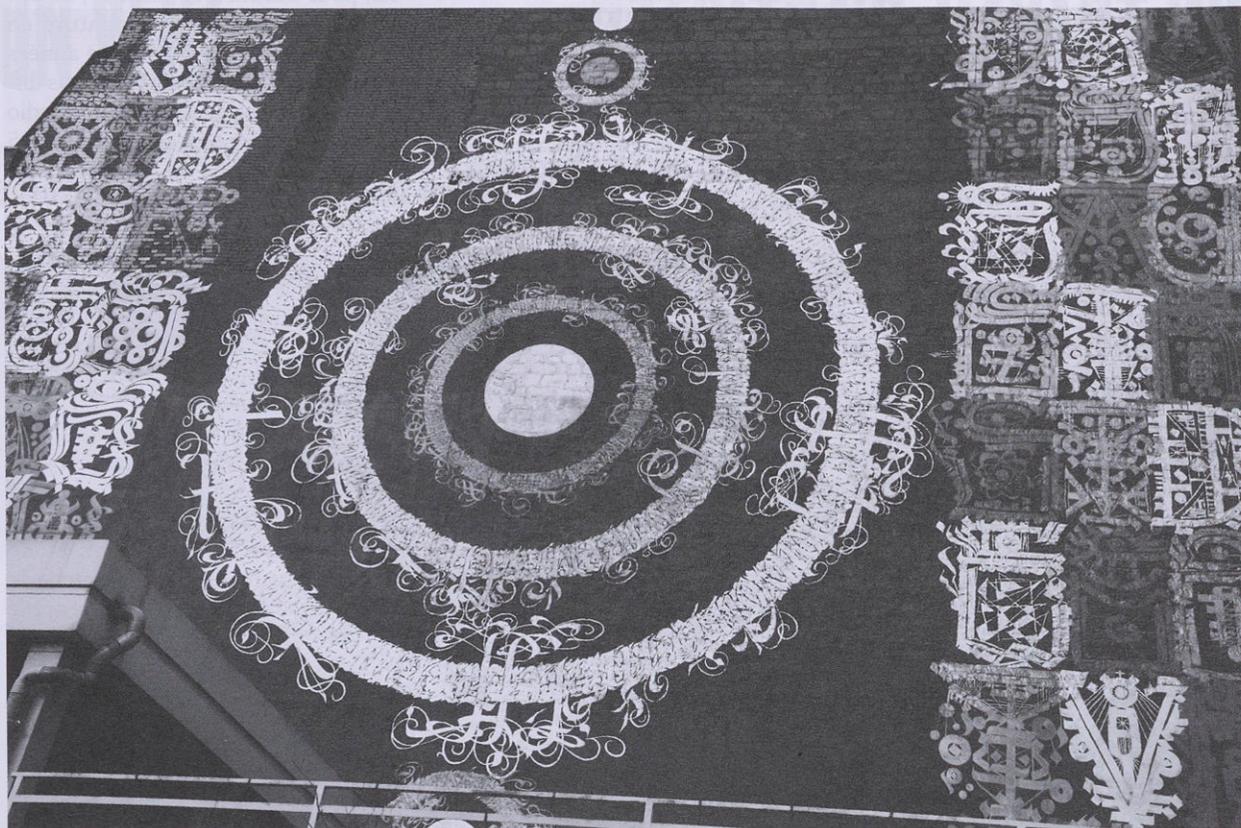
Celui de l'immense et magnifique fresque sur le mur de l'ICI rue Léon.

De Pajol au Louxor, les chemins sont multiples. Chaque fois en changer, traîner, se foutre en rogne, se questionner, avoir la tête en l'air, se laisser faire, profiter, rêvasser. Un après-midi de novembre justement, on remonte Doudeauville en direction du Louxor, on hésite avant de dépasser Stephenson, cette fois, on bifurquera à gauche, mais un peu plus haut, par la rue Léon, plus étroite, un peu moins rectiligne, quelquefois bordélique, une de ces petites rues légèrement pentues de la Goutte d'Or, pas toujours avenantes, mais qui résistent encore du mieux qu'elles peuvent à la gentrification programmée du quartier et qui, à ce titre notamment, méritent considération. Soudain l'œil se trouble. Un peu plus loin, à main droite, sur la façade d'un immeuble, apparaît une surface bleue massive. Un bleu dense, inhabituel, qui insiste et persiste, un bleu qui ne se laisse pas faire et qu'on ne peut pas quitter des yeux. L'effet est saisissant. Affiche, chantier, fresque, peinture murale, image, la vision est incomplète, ce bleu empêche de voir ce qu'il montre ou ce qu'il cache. Un mot vient à l'esprit, bonheur, bonheur de voir cela ici, bonheur de se laisser gagner par l'émotion, bonheur des yeux qui s'abandonnent. Ralentir le pas. Ne pas aller trop vite. Garder précieusement en soi l'étonnement de la première vision. Un choc esthétique n'est pas autre chose que l'expérience de cette première et unique vision.

Tarek Benaoum

On revient sur ses pas. La distance n'est pas bien grande. On sort le portable. On prend la première image. Et puis l'on recommence plusieurs fois, jusqu'à presque reconstituer une fresque sur fond bleu, avec en son centre une série de cercles concentriques, enchâssée de part et d'autre dans le sens de sa hauteur de calligraphies géométriquement empilées les unes sur les autres. S'est-on seulement rendu compte qu'on était devant l'Institut des cultures d'islam de cette même rue Léon, dans la cour duquel et la dominant, se trouve la fameuse fresque. On est devant. L'image est au complet. Dernière photo de face.

Un jeune homme de l'ICI qui se trouve là et auquel on s'est adressé par curiosité est fier de raconter ce qu'il a vu lui aussi : la préparation du



Saisissante, l'œuvre du peintre Tarek Benaoum réalisée à la Goutte d'Or est un hommage à l'auteure dramatique Hélène Cixous.

mur, la peinture du fond bleu sur une surface de 350 m², puis le tracé et la mise en couleurs des calligraphies empruntant aux écritures latine, africaine, berbère et amérindienne, par quoi se reconnaît le style, poursuit le jeune homme enthousiaste, du peintre Tarek Benaoum, auteur de la fresque.

Fier aussi, le jeune homme, de révéler - c'est un peu sur ce ton qu'il raconte les dessous de cette œuvre - que ces lettres entrelacées, à la façon des enluminures des manuscrits du Moyen-Âge, cachent des passages d'un livre de l'auteure et dramaturge Hélène Cixous, grande figure intellectuelle féministe, *Limonade tout était si infini* ⁽¹⁾. S'il ne le dit pas de cette manière, avec ces mots-là, on devine assez clairement notre guide improvisé ajouter par devers lui en s'adressant au visiteur : « Tu ne te rends peut-être pas compte de ce que ça représente qu'on ait maintenant cette œuvre ici, à cet endroit, dans ce quartier et en ce moment. »

Hélène Cixous

Revendiquée par l'artiste comme un hommage à Hélène Cixous, la fresque murale, la plus grande de toutes celles réalisées jusqu'ici par Tarek Benaoum, s'appelle *La dernière phrase*. Elle a été réalisée à l'initiative de l'Institut des cultures d'islam dans le cadre du budget participatif de la Ville de Paris et du projet *Les œuvres d'art investissent la rue*. Street artiste français, Tarek Benaoum est né au Maroc en 1978.

En finir là ? Certes pas ! A quelques jours du Nouvel An, ces quelques lignes extraites du livre d'Hélène Cixous, si elles ne sont pas celles inscrites sur le mur de la rue Léon par la main de Tarek Benaoum, n'en témoignent pas moins de la haute pensée de l'écrivaine. Elles parlent de l'amour :

« Délicatesse à deux c'est : être d'accord pour ne jamais parler d'une chose secrète que nous partageons — parce qu'elle est si fragile. Mais être d'accord sans un mot ; l'accord aussi est silencieux.

Parce que l'entente sublime c'est de s'accorder le plein silence : le don du sans-mot.

Délicatesse du silence plein de ce que l'on pourrait dire. Parce que le bonheur ce n'est pas de dire : c'est de pouvoir dire...

Penser : chacune nous pensons : mais un jour à la fin nous nous dirons tous les signes que nous nous sommes adressés sans dire mot ? Le dernier jour ? Nous nous dirons tout : d'un seul sourire. Ne dirons rien tant qu'un seul sourire ne suffira pas ?

En pensée nous nous disons tout cela, tout ce que nous ne disons pas, et aussi le silence, silencieusement nous en parlons... »

A tous, amis lecteurs, une belle et digne année 2018.

DANIEL CONROD

1) « Limonade tout était si infini » est publié par Les éditions des Femmes

SUR L'AGENDA

DIMANCHE 21 JANVIER L'invention de l'année 2019

Projection du premier volet ainsi nommé de la trilogie *Le temps et le hasard* de Jean Seban, en présence du réalisateur. À 15 h à la Halle Saint Pierre, 2 rue Ronsard. Entrée libre, réservation conseillée (01 42 58 72 89).

MARDI 23 JANVIER Garder bébé

Réunion sur les modes de garde durant la petite enfance en mairie dans la salle des mariages de 17 h à 19 h.

JEUDI 25 JANVIER Souvenir du génocide

Journée de la mémoire des génocides et de la prévention des crimes contre l'humanité. Elle se déroule habituellement le 27 janvier, qui tombe un samedi cette année. Pour permettre la présence des écoliers et collégiens du 18^e, la cérémonie est avancée au 25, à partir de 9 h 15 au monument du square Serpollet rue des Cloys, à 10 h dans le hall d'accueil de la mairie, puis de 11 h à 13 h dans la salle Utrillo, avec la chorale des écoles Houdon et Forest.

Suite page 7

HÉBERGER UN RÉFUGIÉ CHEZ SOI, C'EST OFFRIR PLUS QU'UN TOIT

Le Samu social de Paris a lancé un programme qui permet aux Franciliens d'accueillir chez eux des réfugiés. Une solution qui apporte à ces derniers une stabilité primordiale.

Le Samu social de Paris, c'est le réflexe du 115. Un numéro de téléphone dont la ligne est saturée les durs soirs d'hiver, quand les demandes d'hébergement s'accumulent. Mais c'est aussi un autre chiffre : 34. Comme le nombre de réfugiés (dont la moitié ont moins de 25 ans) qui, mi-décembre, avaient déjà été accueillis au domicile de particuliers dans le cadre d'ELAN. Un programme qui a pour but d'offrir à des personnes majeures, ayant obtenu l'asile en France, un hébergement d'une durée minimale de trois mois.

Partage et échange

« L'objectif est de leur proposer une stabilité résidentielle pour qu'ils puissent se concentrer sur leur insertion, explique Nadège Letellier, responsable d'ELAN au Samu social de Paris. Le dispositif va d'ailleurs bien au-delà de l'hébergement. Ce n'est pas un hôtel. C'est une proposition d'accueil, avec du partage

et de l'échange pour que les réfugiés puissent améliorer leur compréhension de la langue française et de notre mode de vie. »

Bertrand et Valérie, deux cinquantenaires installés dans le 18^e, hébergent actuellement Raimot, une jeune Nigériane qui s'est installée dans la petite chambre qu'ils possèdent sous les combles de leur immeuble, en plus de leur appartement situé quelques étages plus bas. « Je cherchais une association pour accueillir des réfugiés, retrace Valérie, psychologue de profession. Raimot est la troisième personne que l'on reçoit. Elle vient prendre sa douche dans notre appartement. L'idée est d'organiser l'accueil de telle sorte que tout le monde se sente bien. Le courant passe sans aucun effort entre nous. Au quotidien, c'est très facile. Et au fur et à mesure des échanges, je découvre quelqu'un qui ne vit pas du tout les mêmes choses que moi. »

Une équipe de professionnels

Pour accompagner les réfugiés dans leur démarche d'insertion, le Samu social de Paris s'est entouré d'une équipe composée de cinq spécialistes. On y retrouve deux travailleurs sociaux, deux psychologues et une conseillère en insertion professionnelle. « Chaque personne hébergée a un référent social qui va être le garant de la réussite de son parcours », complète

Nadège Letellier. Car, bien sûr, « la situation est insatisfaisante si le réfugié repart à la rue après avoir été logé ». Heureusement, les exemples de réussite sont déjà nombreux. A l'image de ce jeune Camerounais « de plus en plus rayonnant et confiant en lui », dit la salariée du Samu social, qui a été embauché en contrat à durée indéterminée après avoir suivi une formation d'agent de sécurité. Il vit aujourd'hui dans son propre appartement de deux pièces, en banlieue parisienne. Pour lui, le dispositif ELAN n'a sans doute jamais porté aussi bien son nom.

FLORIAN GAUDIN-WINER

BESOIN D'ACCUEILLANTS

Après une première réunion en septembre 2017, le Samu social de Paris, qui peut compter sur le soutien de la municipalité, cherche activement de nouveaux accueillants. Pour héberger une personne réfugiée chez soi, il faut pouvoir lui proposer une chambre individuelle pour une durée de trois mois minimum.

Renseignements : contact.elan@samusocial-75.fr et 06 16 63 27 82

SUR L'AGENDA

VENDREDI 26 JANVIER

Petite enfance

Réunion d'information sur les dispositifs existants, à la mairie en salle 3^e B de 14h30 à 16h30.

DU VENDREDI 26 AU DIMANCHE 28 JANVIER

Fête de la coquille

30 exposants sur la place des Abbesses pour fêter la coquille Saint-Jacques des Côtes d'Armor et la Saint Vincent.

SAMEDI 27 JANVIER

- Fête à la MDA

Pour ses vœux, l'équipe de la Maison des associations du 18^e propose spectacles, couscous party puis bal populaire de 17 h à 22 h Inscription indispensable sur maison.asso.18@paris.fr.

- Atelier vélo solidaire

Le premier organisé par Solicycle pour réparer, faire réparer ou donner son vélo usagé. Dans le nouveau local de Carton plein, 132 rue des Poissonniers, de 10 h à 18 h.

LUNDI 1^{ER} FÉVRIER

Poutine

La section du 18^e de la Société des membres de la Légion d'Honneur organise avec la mairie du 18^e une conférence sur « La Russie de Vladimir Poutine sur la scène européenne et mondiale » par Andreï Gratchev, ancien conseiller et porte-parole de Mikhaïl Gorbatchev, à 18 h à la mairie.

BIENTÔT UNE SALLE D'ESCALADE DANS LE 18^E

Grande première pour notre arrondissement : un lieu dédié à la grimpe devrait ouvrir ses portes au pied de la butte Montmartre d'ici l'été. Jusqu'à présent, les amateurs d'escalade de bloc du 18^e devaient se rabattre vers les salles de Pantin ou de Saint-Ouen pour pratiquer leur sport en intérieur. Le projet est porté par le groupe Arkose, qui détient déjà sept salles en France, dont une à Nation et une autre à Montreuil. Il se veut ludique, convivial et accessible à tous, quels que soient son niveau et son âge. Et parce qu'il n'y a pas que le sport dans la vie, y'a le business aussi, le site de 1 100 m² devrait comporter, en plus des murs d'escalade, un restaurant et une zone de « chill ». Le « chill » étant défini comme un espace pour « rencontrer du monde autour d'une bière locale », « lire, travailler ou découvrir des expositions ». Tout un programme.

FLORIANNE FINET



Grâce au programme ELAN, des réfugiés peuvent bénéficier d'un logement chez un habitant du 18^e pendant au moins trois mois.

Billet

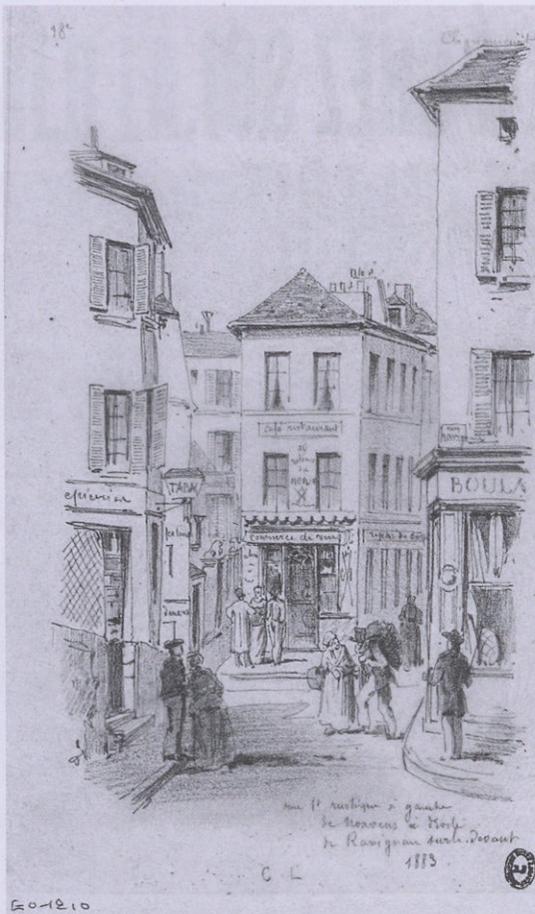
TRESOR PERDU

« Voyages, coffrets magiques aux promesses rêveuses, vous ne livrez plus vos trésors intacts. Une civilisation proliférante et surexcitée trouble à jamais le silence des mers. Les parfums des tropiques et la fraîcheur des êtres sont viciés par une fermentation aux relents suspects, qui mortifie nos désirs et nous voue à cueillir des souvenirs à demi corrompus (L'humanité s'installe dans la monoculture, elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la betterave. Son ordinaire ne comporte plus que ce plat ». Ainsi écrivait l'ethnologue Claude Lévi-Strauss, en ouverture de son ouvrage *Tristes Tropiques* paru en 1955.

Au sommet de la Butte, une boulangerie faisait l'angle avec la place Jean-Baptiste Clément. Prise des milliers de fois en photo, elle confortait une image du Paris populaire, celui où des gens vivent, travaillent... et mangent ! Tout récemment, j'ai vu sa photo dans les bureaux de l'Alliance française de Cochin, au Kérala, où elle faisait face à la Tour Eiffel, deux emblèmes de Paris !

Mais ce n'est plus qu'une image : la boulangerie a cédé la place à un salon de thé, puis tout récemment à un marchand de souvenirs qui vend des plateaux... avec la Tour Eiffel, made in China, des bonnets, made in PRC, et tout un tas d'objets inutiles fabriqués à l'autre bout du monde. Le tourisme et son cortège de consommation vicié sont partout. Triste tourisme !

DANIELLE FOURNIER



Rue Norvins, à droite, la boulangerie en 1883.

QUAND LA PLACE DU TERTRE SE MET EN GRÈVE



Les panneaux de protestation des grévistes ont remplacé les tableaux.

Spectacle inédit le 16 décembre sur les hauteurs de Montmartre : une floraison de chevalets blancs attendaient touristes et badauds ce samedi-là ! Les artistes avaient décidé de faire grève pour protester contre le projet de réaménagement de la place du Tertre présenté par la mairie. Leur revendication : un moratoire sur les travaux qui doivent commencer le 8 janvier 2018.

La rénovation de la place est un vieux serpent de mer (voir *Le 18^e du mois* d'avril 2017). Tous la souhaitent : mairie, artistes, restaurateurs et bien sûr, touristes et habitants de Montmartre et du 18^e tant la place perd peu à peu son âme. Les discussions conduites par la mairie durent depuis déjà plusieurs années mais il apparaît bien difficile de concilier toutes les parties.

Coup de force

Le dernier projet présenté ne plaît pas du tout aux artistes, malgré des objectifs affichés très alléchants : amélioration des cheminements et acces-

sibilité piétons, embellissement des terrasses des restaurants, augmentation de la surface réservée aux artistes.

D'après Jérôme, porte-parole des artistes, « le nivellement de la place par un rehaussement des voies et la suppression des trottoirs défigurera gravement l'aspect de cette place mythique ». Il qualifie le projet de « coup de force qui ne fait que confirmer la présence des terrasses sur 80 % de la place, laissant peu de place aux artistes ». Du coup, ceux-ci ont apposé sur la plaque *Place du Tertre* la mention « vendue ». Ils demandent un moratoire immédiat du projet et la tenue d'une réunion publique de concertation avant le début des travaux.

MARYSE LE BRAS

LA RATP, VOTRE PARTENAIRE MINCEUR !

Si l'une de vos bonnes résolutions pour 2018 consiste à faire plus de sport, vous pouvez remercier la Régie des transports parisiens. Les ascenseurs de la station de métro Lamarck-Caulaincourt sont en effet complètement hors service jusqu'à début juillet – si le calendrier initial est respecté. Pour retrouver l'air pur de Montmartre, il faut donc s'armer de patience et d'énergie pour grimper la centaine de marches en colimaçon. Comme dans la station voisine des Abbesses, la durée des travaux relativement inhabituelle – huit mois – s'explique par le renouvellement total des machines qui nécessite bien plus de temps qu'une simple modernisation. Les deux cabines actuelles,

TOUTE L'ASIE CHEZ LÜÜK

C'est un petit coin d'Asie timide, avec une petite devanture discrète, et pourtant il fait bon s'y arrêter, pour déguster sur place ou pour emporter. Car au Lüük, les plats cuisinés et les desserts sont tous faits maison.

Un très grand choix de traditions culinaires vous y attend. Tarif unique (9,50 €) pour le plat national thaïlandais, le pho au bœuf en version pimentée ou non, un délice ! Et aussi pour les différents bentos qui changent toutes les semaines. Ce jour-là, nous étions proposés : le bento japonais (bœuf bourguignon à la japonaise, mijoté au vin rouge et sauce worcestershire), le bento chuka (boulettes tendres de poulet nappées d'une sauce à la prune, aux oignons, parfumé au sésame blanc torréfié), le bento thaïlandais (pâtes de riz sautées aux piments et œufs nappés d'une sauce au porc émincé) et le bento vietnamien (riz sauté aux œufs, crabes, calamars, crevettes parfumé à la coriandre). Ma voisine a moins apprécié le bo bun (au porc, ou au bœuf, ou végétarien) dont les vermicelles, qui certes ne doivent pas être chauds, étaient là vraiment trop froids. Les desserts sont tous plus tentants les uns que les autres (4,50 € et 5 €). Des pâtisseries divines : le chou sésame noir, praliné et chocolat au lait, la tarte citron yuzu, la tarte passion/framboise... les glaces (5 €) ou les cookies (1,50 €).

Bref, tout est frais, bien cuisiné, nouilles, riz, légumes croquants, viandes et crustacés fondants. Les plats sont copieux, délicieux avec beaucoup de saveurs. De même pour les breuvages, des thés japonais, coréens, chinois (4 €), des bières (3,80 €). Et des prix raisonnables dans une déco légère. Une bonne cantine.

MICHEL CYPRIEN



**27 rue de Clignancourt,
09 67 12 47 92,
du mardi au vendredi
de 12 à 16 h
et de 18 à 22 h,
samedi de 12 à 22 h.**

FLORIANNE FINET

LA POSTE CHEZ... LE LIBRAIRE

Pour la première fois à Paris, on peut trouver des services postaux dans une librairie-presse !

C'est devenu monnaie courante en province : pour supprimer un bureau de poste existant, la Poste s'en remet aux petits commerces pour assurer ses prestations. Mais c'est une première à Paris et cela se passe dans notre arrondissement. Afin de désengorger les bureaux du 18^e arrondissement (où il faut parfois attendre jusqu'à 30 minutes pour un recommandé ou un colis), la Poste a lancé un appel d'offre pour installer une annexe qui supplée

ses carences. La librairie-presse de la rue André Del Sarte a été choisie. Depuis le début du mois de décembre, on peut faire toutes les transactions possibles, sauf les opérations bancaires, dans la boutique de M. Messara (qui est aussi dépositaire du 18^e du mois).

Même la casquette

Une semaine de formation et c'est parti. Une enseigne de la Poste à l'extérieur signale le site. M. Messara a même reçu la casquette du « parfait préposé aux PTT ». Chacun de nous peut envoyer et retirer toutes sortes de lettres et colis concernant la métropole ou l'étranger. « C'est remarquable, en 30 secondes je viens de faire peser, oblitérer et tamponner

la lettre que j'envoie au Canada, elle se trouve déjà dans le circuit d'expédition ».

L'organisation de la librairie a été repensée avec l'installation d'un mini bureau de poste. Il est libre de décider de ses horaires d'ouverture. Les facteurs déposent chaque soir chez lui ce qui n'a pu être distribué chez les habitants du secteur.

Les clients déclarent trouver leur compte dans ce service de proximité. « C'est une vraie réussite, plus de temps mort pour la librairie et la presse, les clients achètent les journaux en même temps que leurs carnets de timbres et postent leurs envois. Ça redonne vie à la librairie et la fréquentation est importante sans attente », se réjouit M. Messara. Il n'empêche que la Poste, service public, s'éloigne de plus en plus de sa mission première. Cet essai sera-t-il étendu à d'autres quartiers de Paris ? Pas de réponse pour l'instant.

MICHEL CYPRIEN

CLIGNANCOURT

LE COIFFEUR DES MAMIES PREND SA RETRAITE

Philippe Renaud, coiffeur au 27 rue Hermel – et idole de ses très vieilles clientes – s'en va. Monique, Raymonde, Madeleine, Ginette le regrettent déjà. Mais c'est Brigitte, fidèle lectrice, qui a eu le bon réflexe, celui, bien sûr, de prévenir la rédaction.

Brigitte Benoist explique : « Dans une semaine, c'est terminé, Philippe s'en va après avoir tenu 33 ans un salon de coiffure un peu désuet, vraiment pas très grand, comme un bout de couloir. Ce coiffeur n'a pas créé une ONG dans le 18^e, mais tout de même, il pratique des tarifs altruistes (shampooing : 3 €, mise en plis : 15 €), et quand ses clientes ne peuvent plus quitter leur appartement, il se rend chez elles ou dans leur maison de retraite, faisant à l'occasion leurs commissions. » Brigitte insiste : « Il ne peut pas s'en aller comme ça, sans une reconnaissance quelque part, sans qu'il reste une image de ce qu'il a pu représenter pour toutes ces personnes âgées. »

Vieillir ensemble

Alors quand le dernier jour est arrivé, nous sommes allés voir le fameux salon de coiffure situé à deux pas de la bibliothèque Robert Sabatier. C'était le 1^{er} décembre, Philippe avait, ce jour-là, ouvert à 7h30 pour répondre à l'affluence des grands jours. Les conversations ont tourné autour du repreneur du bail – « un gamin de 48 ans, hum... faudra voir... » –, de la vieillesse – « qui est le lot de chacun » –, de la météo en général et de la neige en particulier. « Et



La dernière journée de Philippe dans son minuscule salon après 33 années passées là à coiffer ses très fidèles clientes!

en Picardie, elle est déjà tombée la neige ?», s'enquiert Bernadette, 92 ans. Car Philippe habite la Picardie, se lève chaque jour à 4 h : « Je suis obligé de me lever plus tôt depuis que les horaires de train ont changé... Mais tout ça, c'est fini. » Une cliente arrive avec une bouteille, qu'elle dépose spontanément derrière le comptoir : « C'est pour vous et votre dame. » Une autre cliente était déjà venue peu avant avec un gâteau... Philippe sourit : « C'est un vrai garde-manger, ici. » « ... Et garde-boire » s'empresse d'ajouter Madeleine, occupée à passer un coup de balai en attendant que sa teinture prenne. Quand on lui demande s'il a toujours eu une clientèle âgée, Philippe déclare :

« Pas du tout. Quand j'ai commencé en 1984, c'étaient les mêmes, avec 33 ans de moins. Nous avons vieilli ensemble. » Ginette, 78 ans, se plaint de la disparition de son pharmacien. « Il faut les prendre jeunes », assène Philippe.

Brigitte avait prévenu : « Vous pouvez me citer. Sera-t-il content ou non qu'on parle de lui ? Je n'en sais fichtre rien... parce qu'il est, disons, un peu bourru. Mais il a de l'humour. Il est même très drôle. Il m'a dit : "Le jour où je vais partir... ouh, là là ! Il va y avoir des suicides." »

CHRISTIAN ADNIN

LE GIN EST (AUSSI) UN PARFUM

Hervé Lopez récidive : après son gin Lord of Barbès, commercialisé depuis fin 2016, il lance son parfum, Parfum de gin.

« À force de respirer les effluves de notre gin, nous avons eu envie de nous parfumer avec », déclare le facétieux Hervé Lopez, alias the Lord of Barbès qui, il y a pile un an, lançait son gin bio, made in France. Un produit totalement artisanal, du flaconnage à la distillation (notre numéro de janvier 2017). Aujourd'hui, le directeur artistique de la société de production publicitaire, sise au 64 de la rue de Clignancourt s'amuse avec ses comparses à créer un produit également raffiné et subtil, un parfum... de gin.

« Établir la correspondance de notre spiritueux en parfum, tel était le défi à relever par Amélie Bourgeois et Anne-Sophie Behagel, de la société «Flair»,

nos nez ». La tête du parfum est donc très directe en genièvre, la base du gin, autour de laquelle tournent discrètement cardamome, coriandre, angélique, graine et noix de muscade, toutes ces fragrances présentes dans le gin Lord of Barbès. Le parfum, lui, s'enrichit d'un cœur floral et fruité par des notes d'osmanthus de Chine, de géranium, de fruit de la passion et de mangue. Et puis « le grand fond », ce qui reste en dernier sur la peau, est construit par le vétiver, le patchouli et le cèdre, présents dans le goût du gin lui-même. « Un parfum vif et frais, pas entêtant, mais qui tient, sourit Hervé Lopez, for Lords and Ladies ! »

BRIGITTE BÂTONNIER

UNE TRADUCTRICE DU 18^e À L'HONNEUR

Le prix Pierre-François Caillé, qui récompense depuis 1981 des traducteurs d'œuvres littéraires en début de carrière, vient d'être attribué à Carole Fily, une habitante du 18^e arrondissement qui réside porte de Clignancourt. Cette professeure d'allemand a permis aux lecteurs français de découvrir l'écrivain Vladimir Vertlib et son ouvrage, *L'Étrange mémoire de Rosa Masur*. Très connu outre-Rhin, cet auteur n'avait jusqu'alors jamais été traduit en français. Le livre, paru début 2016 aux éditions Métailié, offre aux lecteurs et lectrices l'occasion de rencontrer Rosa Masur, une vieille juive russe, terriblement drôle, qui nous raconte ses révolutions et les deux guerres mondiales qu'elle a traversées.

FLORIANNE FINET

LA CHAPELLE

BIENTÔT UN PALAIS DES SPORTS PORTE DE LA CHAPELLE



Au cœur du projet de rénovation du quartier porte de La Chapelle, le grand bâtiment cubique d'Arena 2 va prendre la place du vieux parking.

La salle de 7 500 places doit être construite pour les JO 2024.

Paris en a besoin, notamment pour les Jeux olympiques de 2024. Le nouveau palais omnisports de la capitale sera implanté à la porte de La Chapelle, plus précisément à l'emplacement du parking du bowling. Ainsi en ont décidé, le 6 décembre dernier, les municipalités de Paris et du 18^e arrondissement. Arena 2, tel est le nom de cette

structure. Elle devait à l'origine s'appuyer sur l'Accorhotels Arena (anciennement dénommé Palais omnisports de Paris-Bercy) dans le 12^e arrondissement et amputer une partie du parc de Bercy. Une hypothèse pas du tout du goût des riverains qui ont fait entendre leur mécontentement. Face à cette fronde, le projet a migré vers la porte de La Chapelle.

« Un beau projet » se réjouissent les élus : aux portes de Paris, à l'entrée de la Seine-Saint-Denis, à trois km du Stade de France.

L'installation de cette salle permettra d'accueillir des compétitions sportives de haut niveau, notamment des rencontres de basket et des épreuves de lutte. Elle pourrait héberger deux clubs résidents, le PSG Handball et le Paris Basket Avenir. L'Arena 2 ne sera toutefois pas seulement destinée à la compétition de haut niveau ; un gymnase intégré et des terrains de foot devraient accueillir la population sportive parisienne et tout particulièrement celle du 18^e.

Un quartier à transformer

Bien sûr, la création de l'Arena 2 à cet endroit entraînera la requalification de tout l'ensemble. Il s'étend de la porte de La Chapelle à celle d'Aubervilliers, entre la voie du tramway et les communes de Saint-Denis et l'Aubervilliers. Un espace de 28 hectares que l'on nomme « le projet intercommunal de la gare des Mines ». En intégrant les cités Charles Hermite et Valentin Abeille, il deviendra un quartier mixte de logements, bureaux, activités. La couverture partielle du périphérique sur 225 m, depuis la porte d'Aubervilliers en direction de la porte de La Chapelle, permettra aussi d'améliorer « les continuités urbaines » (selon le jargon urbanistique). Toutefois, tout ne pourra être terminé pour 2024, précise Olivier Ansart, président de l'Association pour le suivi et l'aménagement de Paris Nord-Est (l'ASA PNE). Il se réjouit de l'aménagement et de la requalification de cette zone, en vis à vis du projet Chapelle/Charbon de l'autre côté du boulevard Ney. Réaliste, le représentant de l'association sait les difficultés et contraintes inhérentes à un projet si vaste. Mais une partie de l'aménagement sera tout de même réalisée pour 2024. À suivre donc !

BRIGITTE BÂTONNIER

UNE FERME SOUTERRAINE DANS UN PARKING ABANDONNÉ

Dans les sous-sols d'un immeuble de la porte de La Chapelle poussent endives et champignons 100% bio.

Peut-être en avez-vous déjà goûté sans le savoir ! Depuis août dernier, la start-up Cycloponics cultive sous un immeuble HLM de la porte de La Chapelle des champignons et des endives, ainsi que des micro-pousses et des herbes aromatiques. Vous avez bien lu : sous un immeuble. Cette ferme urbaine, dénommée la Caverne, s'est installée au niveau -2 d'un ancien parking souterrain. Laisse à l'abandon depuis plusieurs années, il était jusque-là squatté par des trafiquants de drogue et des prostituées.

Ce lieu, les fondateurs de cette ferme atypique, Théo Champagnat et Jean-Noël Gertz l'ont obtenu en 2016 dans le cadre de l'appel à projets *Parisculteurs* lancé par la mairie de Paris. Leur start-up Cycloponics fait partie des 33 lauréats. Ils n'en sont pas à leur coup d'essai. Les deux amis ont déjà aménagé à Strasbourg un ancien bunker, le « Bunker comestible ». Là-bas aussi leur espace (150 m²) est dédié à la culture des champignons, des endives et des micropousses.

En lumière artificielle

Plusieurs modes de cultures sont utilisés : l'aquaponie, un système de culture jumelé avec un aquarium utilisant les déjections des poissons comme engrais, la culture sur paille ou sur substrat de chanvre. Et faute de lumière du soleil, ils utilisent des lampes LED. Quand on s'étonne de ce choix, ils expliquent que les LED consomment très peu d'énergie. Il est vrai que champignons et endives poussent dans une quasi-obscurité mais ce n'est pas le cas des herbes. « Nous voulons voir émerger un modèle d'agriculture urbaine à la fois productif et vertueux, aider à repenser la ville de demain, imaginer de nouvelles façons de produire, redorer l'image des agriculteurs, souvent incompris, créer de nouveaux emplois locaux, redynamiser les quartiers... et enfin offrir aux urbains une production locale de qualité », expliquent les fondateurs de Cycloponics. À la Caverne, l'équipe dispose



Théo Champagnat, fondateur de la start-up Cycloponics, vend déjà des pleurotes et autres champignons. Il teste aussi la culture de jeunes pousses sous ampoules électriques LED.



© Jean-Claude N'Diaye

de plus de 3 500 m². Elle y cultive douze variétés de micropousses, deux variétés d'endives et quatre variétés de champignons. Elle fait également du compostage.

« Il faut voir la Caverne comme une serre en souterrain ; tout ce qu'on fait, c'est aménager l'espace pour différentes cultures, explique Théo Champagnat. L'avantage, c'est qu'on est au plus proche des consommateurs. Sur ce site, la température varie moins qu'à l'extérieur. On y a des accès à l'eau, l'électricité... »

Garanti bio

La Caverne ne livre pas les particuliers pour le moment. La plupart des clients sont des professionnels, des restaurants et des épiceries de la rive droite de Paris. Dans notre arrondissement, on peut déjà en trouver à l'Épicerie des environs, située 18 rue Ramey. Mais les curieux peuvent réserver une visite et repartir avec un assortiment de la production. La Caverne a en outre obtenu la certification bio. « On a fait dépolluer le site et envoyé toutes nos productions en laboratoire d'analyses, tous les résultats ont été négatifs », assure Théo Champagnat.

La start-up privilégie aussi une embauche locale. Actuellement, une dizaine de personnes y travaillent. Deux d'entre elles viennent de la barre

d'immeuble dans laquelle se trouve la ferme. La Caverne prévoit de produire 30 tonnes de fruits et légumes par an et 24 tonnes de champignons. Après Strasbourg et Paris, Cycloponics projette de se développer dans d'autres villes de France.

SAMUEL CININNATUS

Plus d'informations : <http://lacaverne.co> et 06 38 59 38 09 du lundi au vendredi de 9 h 30 à 18 h.

PARISCULTEURS SAISON 2

Dans le cadre de la deuxième édition du dispositif *Parisculteurs*, trois nouveaux sites sont en lice dans le 18^e arrondissement : l'école polyvalente Chapelle International (570 m² de toiture-terrasse), le centre sportif Poissonniers (près de 1 300 m² pour une ferme urbaine) et l'immeuble Poissonniers (terre végétale et serres). Les livraisons de ces sites sont prévues en 2019 et 2021. Les résultats seront annoncés à la fin du premier semestre.

LES ENTRAILLES DU DOJO DE LA CHAPELLE

Près de 30 ans après sa création, le dojo du 21 rue de La Chapelle n'est plus. L'école d'arts martiaux et le Théâtre de verre – situé juste derrière – vont céder la place à des logements dans quelques mois. Ils seront destinés à de jeunes travailleurs et à de jeunes chercheurs du futur campus Condorcet. Le site de La Chapelle devrait accueillir d'ici quatre ans 3 500 étudiants en sciences humaines et sociales de l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne.



© Jean-Claude N'Diaye

CHAPELLE-CHARBON : LES TRAVAUX DU FUTUR PARC ANNONCÉS POUR LA MI-2018



© Jean-Claude N'Diaye

1400 personnes devraient pouvoir être logées à proximité du parc d'ici sept ans.

De grosses incertitudes demeurent concernant le tracé du projet Charles de Gaulle (CDG) Express, une liaison Paris-Roissy supplémentaire.

Le début des travaux dans le secteur Chapelle-Charbon est annoncé pour la mi-2018, avec comme objectif une livraison en 2020. Ils concerneront une surface de 3 hectares.

L'agence Lavergne, qui gère le projet, tient à affirmer l'héritage ferroviaire de ce site dessiné par les rails. Le paysagiste a imaginé « un parc naturel et sobre » autour de cinq thèmes : agriculture, services/animations, espaces récréatifs, jeux, sports. Ainsi, sur un terrain quasiment plat, le parc accueillera des jardins partagés, une buvette, un mur de blocs d'escalade, un kiosque musical et un espace ouvert multisport. Les enfants de tous âges auront aussi leurs aires de jeux, des tables de ping-pong, un parcours aventure, et encore baby-foot et tables d'échecs.

Par ailleurs, dans une volonté de mettre un peu de « sauvagerie » naturelle, l'agence a imaginé une diversité d'espaces herbacés et arborés avec des prairies humides et sèches, un parcours de biodiversité, des buttes paysagères mais aussi des pelouses pour accueillir public et activités de plein air.

Un projet réussi sur le papier, qui a pris en compte les remontées et les suggestions des habitants et des associations.

CDG Express et CAP 18

Cependant, des incertitudes de poids pèsent sur l'ensemble, à savoir le tracé du CDG Express et le déménagement de la zone d'activités CAP 18. Toujours contestée, cette ligne de train qui relierait la gare de l'Est et l'aéroport Charles de Gaulle en vingt minutes, passerait par le parc ! En souterrain, veulent les associations, en plein air préféreraient les promoteurs du projet (c'est moins cher !). La question n'est pas tranchée. Quant à CAP 18, dernière zone d'activité industrielle de Paris, les solutions de déménagement piétinent pour l'instant. C'est pour éviter l'enlèvement que la mairie a annoncé le découpage de la réalisation en trois phases. Les deux phases qui s'ouvriront à partir de 2020 iront de pair avec un programme de construction de 35 000 m², majoritairement des logements pour 1 400 personnes, mais avec des rez-de-chaussée commerçants. Cependant, des inquiétudes demeurent quant à une trop forte densification possible. Sur ce point, la mairie a fait un pas en direction des riverains, en remplaçant une cinquantaine de logements par une école. La concertation sur le volet logement va se poursuivre dans le courant 2018.

STÉPHANE BARDINET

DES PLANTS DE TABAC POUR SURVEILLER LE TAUX D'OZONE

Les élèves « prennent leur air en main » au lycée Edmond Rostand. Histoire d'une expérience scientifique prometteuse.

L'expérience a commencé le jeudi 23 novembre. Ce jour-là, les élèves de Nicolas Manlius, professeur de biotechnologie au lycée professionnel Edmond Rostand, situé rue de l'Évangile, ont installé quatre bio-stations dans les squares voisins (la Madone et Paul Robin) et dans l'établissement lui-même. Dans chacune de ces caisses posées à même le sol, cinq pieds de tabac en pot de deux variétés différentes : trois pieds de Bel W3 très sensibles à la concentration d'ozone et deux Bel B nettement moins qui serviront de plants témoins. Ce projet de mesure de la pollution à l'ozone, dénommé *Lycéens, collégiens, prenons notre air en main!* est mené en collaboration avec l'INRA (Institut national de la recherche agronomique) de Grignon qui a fourni les plants de tabac.

Des taches révélatrices

En effet, « l'ozone de la troposphère (la couche d'atmosphère qui entoure directement notre planète) provoque l'apparition sur les feuilles de ces deux variétés de tabacs de taches de couleur crème ou marron, explique Nicolas Manlius. Ces taches ont, au début, un diamètre de 1,5 mm. Au fur et à mesure que le temps passe, elles s'agrandissent et finissent par se rejoindre, ce qui provoque la chute de la feuille ». Pour mesurer le niveau de pollution à l'ozone, il suffit de suivre pendant un mois l'évolution des taches sur les feuilles et de comparer leur étendue avec une fiche nommée « carte de densité des taches ». L'état de dégradation des feuilles permet de déterminer le degré de pollution du lieu. Mi-décembre, les élèves et leur professeur abordaient leur quatrième semaine d'observation. « Les résultats sont pour le moment mitigés », souligne Nicolas Manlius. Mais cette première tentative, menée un peu trop tard dans la saison, leur a permis d'expérimenter cette technique de biosurveillance et de se frotter à la rigueur scientifique (préparation des plants, relevés hebdomadaires, interprétation des premiers résultats...). L'expérience sera reconduite en mai.

Développement durable

Ce projet s'inscrit dans une démarche plus globale d'éducation au développement durable, initiée par le ministère de l'Éducation nationale et menant au label E3D (En démarche de développement durable). Le lycée y participe depuis trois ans. Parmi la vingtaine de lycées franciliens participants au programme sur la pollution, celui du quartier Marx Dormoy est le seul à faire ce travail sur les bio-indicateurs. Déjà détenteurs du niveau 2, les élèves et toute l'équipe pédagogique espèrent bien obtenir le niveau 3 (le plus élevé) du label développement durable.

Ce ne serait que justice pour ce lycée qui prépare environ 200 jeunes, dont beaucoup de primo-arrivants maîtrisant mal le français au départ, aux métiers de l'hygiène et de la propreté et affiche un taux de réussite de 90 % aux trois CAP et bac professionnel qu'il propose.

SYLVIE CHATELIN

LES SEULS FROMAGES MADE IN PARIS À LA LAITERIE

Pierre Coulon fabrique sur place des laitages et des fromages. Il propose aussi lait en vrac, beurre, crème fraîche et autres produits fermiers.



Le fromager et l'une de ses employées dans la boutique toute neuve, juste à côté du laboratoire.

Cela a pris plus de temps que prévu mais ça y est : la laiterie de Paris a ouvert ses portes mi-décembre en plein cœur de notre arrondissement, à la sortie du métro Marcadet-Poissonniers (ligne 12). Pierre Coulon y prépare désormais, dans un local refait à neuf, les seuls fromages, laitages, fabriqués dans la capitale même, dont une bonne partie est bio. D'ailleurs on peut le voir travailler sur place depuis la boutique seulement séparée du labo par un vitrage.

Après le succès de l'opération de financement participatif lancée au début de l'année (*Le 18^e du mois* de mars dernier), il restait à obtenir des fonds complémentaires auprès des banques, trouver un local, réaliser d'importants travaux pour le transformer en fromagerie en respectant une réglementation très stricte. Outre le beau chaudron de cuivre pour tiédir le lait et la collection de moules de toutes formes dans lesquels le lait caillé va s'égoutter, trois armoires d'affinage permettent de laisser évoluer les fromages selon leurs spécificités : l'une plus humide, l'autre plus sèche et la troisième pour les fromages à couverture blanche (dite croûte fleurie) comme le camembert.

Équitable et savoureux

Le beurre et la crème fraîche viennent d'une ferme normande. Le lait en vrac aussi — on peut l'acheter en apportant sa bouteille. Le lait de chèvre vient d'Ille-et-Vilaine. Celui de brebis du Béarn. Des choix préparés lors du long tour de France effectué auparavant par Pierre, parti travailler de fromagerie en fromagerie pour perfectionner ses techniques et repérer de bons producteurs en bio. Il en a rapporté

aussi quelques fromages d'éleveurs locaux (roquefort, maroilles, comté et beaufort notamment), sélectionnés par ses soins dans des sortes qu'il n'a pas prévu de confectionner à Paris.

Bref toute une gamme de produits raffinés achetés à leur juste prix aux producteurs. Tout comme les différents laits payés au moins deux à trois fois plus cher que les prix imposés par les industriels du lait. Alors, malgré des marges raisonnables, les prix des produits doivent répercuter ces coûts.

Citron et vanille

Bien sûr, les fromages créés par Pierre ne portent pas d'appellation de terroir. Mais le choix sera large : entre autres des pyramides cendrées et des crottins bien sec côté chèvre, des fromages de vaches crémeux genre Brillat Savarin ou double crème, mais aussi une création personnelle, « entre reblochon et maroille », bien goûteux et affiné avec une bière de la brasserie de la Goutte d'Or, la Myrha.

On y trouve aussi du fromage blanc en vrac, des yaourts nature ou parfumés avec des confitures maison, ou de la vanille de Mayotte infusée dans le lait, ou encore des feuilles et jus de citron bio de Menton, une rareté ! Tout cela fait maison bien sûr. Ce qui ne gêne rien, l'ouverture de la laiterie a entraîné la création de deux emplois d'insertion en plus du poste de Pierre. Une raison de plus d'aller découvrir ce lieu !

MARIE-ODILE FARGIER

Laiterie de Paris, 74 rue des Poissonniers, du mardi au vendredi de 16 h à 20 h et le samedi de 10 h à 13 h 30 et de 15 h 30 à 20 h.

DE NOUVELLES MESURES POUR LES MINEURS ISOLÉS ERRANTS

Une vingtaine de postes vont être créés pour prendre en charge ces gamins drogués et violents qui refusent d'aller en foyer.

Elle fut fort animée la réunion du 6 décembre dernier sur le problème des enfants étrangers isolés. Ces derniers errent nuit et jour dans les rues de la Goutte d'Or et alentour, vivant de petits larcins et se droguant à la colle et autres stupéfiants. L'assistance piaffait, impatiente de s'exprimer, pendant que les représentants des institutions expliquaient les nouvelles mesures prévues, les précédentes n'ayant pas permis, et de loin, de mettre à l'abri ces mineurs et de protéger la population des troubles qu'ils créent.

La tête contre les murs

Le maire du 18^e a décrit le désarroi des autorités face à ces enfants qui fuient les adultes et vivent de débrouille comme d'autres en Afrique ou en Amérique latine. La procureure du Parquet des mineurs a précisé que ses moyens d'action sont limités faute de pouvoir joindre les familles. Impossible en effet d'hospitaliser un mineur sans autorisation parentale, ou à défaut une décision d'un juge des enfants, ce qui prend plusieurs jours pendant lesquels le jeune, torturé par le manque,

fugue pour retrouver sa drogue ! La commissaire du 18^e a décrit des gosses qui se tapent la tête contre les murs lorsqu'ils sont en manque. On a reconnu que les difficultés étaient accrues du fait que la placette Polonceau est devenue un lieu de deal et que les enfants se font enrôler par des délinquants adultes du quartier.

Accueil de jour et de nuit

La Ville a donc fait appel au Centre d'action sociale protestant qui était intervenu, avec un certain succès, auprès des jeunes qui erraient dans le Forum des Halles. Le représentant de cette association a annoncé tout un train de mesures : création de 20 postes d'infirmiers, médiateurs et éducateurs pour travailler jour et nuit auprès de ces enfants dans la rue, dans un centre d'accueil de jour proche du quartier et dans un centre d'accueil de nuit hors Paris. Objectif : restaurer leur confiance dans les adultes. Il a insisté sur la nécessité, chaque fois que possible, d'un retour dans leur famille. Et là, tollé dans la salle !

Excédés, les représentants de deux associations locales, celle des Travailleurs maghrébins en France et Au cœur de la précarité, ont pris la parole d'autorité. Ils accueillent ces jeunes dans le local de la première, téléphonent aux familles. C'est donc en connaissance de cause qu'ils dénoncent la violence de celles-ci et le refus absolu des enfants d'être renvoyés auprès d'elles. Impossible d'inspirer confiance

aux gosses en insistant sur ce retour au pays. Côté habitants, on a parlé encore et encore de la peur inspirée par ces gamins qui « sautent sur les clients » des restaurants, et des parents qui n'osent plus laisser sortir seuls leurs ados. On a demandé, sous les applaudissements, des maisons fermées pour empêcher les fugues et des procédures pénales. Et l'on n'a guère entendu la voix qui s'élevait au fond de la salle pour demander de « parler de solidarité et pas tout le temps sécurité ».

MARIE-ODILE FARGIER

QUI VEUT DES CAGETTES ?

La Coopérative alimentaire de la Goutte-d'Or (dite CoopaParis), 59 rue Stephenson, donne des cagettes en bois. Ces dernières sont apportées toutes les semaines par les agriculteurs qui ne peuvent pas les récupérer pour des questions d'hygiène.

À récupérer aux horaires d'ouverture de la boutique (mardi, jeudi, vendredi entre 18 h 15 et 20 h 15, mercredi 10 h-12 h et samedi 10 h-13 h 15).
Tél : 01 73 74 10 01.

L'INFORMATIQUE, UN PASSEPORT POUR L'AUTONOMIE



© Jean-Charles N'Diaye

De l'initiation à la maîtrise de logiciels plus complexes, les stages sont accessibles à tous et à toutes.

La Goutte d'ordinateur propose des formations quasi gratuites pour utiliser un ordinateur ou un smartphone.

Cérémonie de remise des « diplômes » ce vendredi soir à la Goutte d'ordinateur, un espace public numérique situé rue Léon. Rita, Saïssa, Mohamed, Adel et quatre autres membres du Café social Dejean partagent avec les trois animateurs le plaisir et la fierté d'avoir obtenu leur certificat de suivi à l'issue d'un atelier informatique sur les démarches administratives. Ils y ont participé pendant deux mois, à raison de trois heures par semaine. « *Je ne savais pas utiliser l'ordinateur et mes enfants n'ont pas le temps de m'expliquer. Grâce à cet atelier, je vais pouvoir faire mes démarches auprès des administrations ou de la banque* », nous confie Mohamed, l'un des participants. Au programme en effet, découverte de l'ordinateur, d'internet, des moteurs de recherche. Ce que les participants ont particulièrement apprécié est d'apprendre à se créer une adresse e-mail et à faire des démarches auprès des organismes publics (impôts, retraite, assurance maladie, CAF). Autant d'organismes qui privilégient désormais la communication par voie électronique. « *Maintenant que j'ai un e-mail, je vais pouvoir recevoir les informations de la CAF* », se réjouit Saïssa.

Les personnes âgées et migrantes qui participent au Café social ont montré un grand enthousiasme pour cet atelier qui a même donné lieu à une liste d'attente. « *Le groupe était très motivé et l'ambiance conviviale* », témoigne Lavan, animateur à la Goutte d'ordinateur. À l'issue des huit séances, « *ils sont plus autonomes et ils ont tous avancé dans la bonne direction* ». L'objectif de cet espace public numérique est d'amener les personnes les plus éloignées de l'informatique, quel que soit leur âge, à l'autonomie.

Au-delà des stages d'initiation à l'ordinateur, l'association propose des sessions de découverte du smartphone, du traitement de texte, d'Excel ou encore de la maintenance informatique et des réseaux sociaux. Ces formations sont ouvertes à tous les habitants du 18^e. Le tarif est d'1 € de l'heure pour permettre au plus grand nombre d'en bénéficier. Il est aussi possible de venir avec son ordinateur portable sous le bras ou son smartphone lors des permanences pour se faire aider. Des postes informatiques en libre accès permettent aussi à ceux qui ne possèdent aucun matériel de venir faire leurs démarches, au même tarif.

20 ou 80 ans

Qu'elles s'inscrivent de manière individuelle ou via des associations du quartier, qu'elles aient 20 ans ou 80 ans, les personnes qui viennent à la Goutte d'ordinateur ont généralement en commun des difficultés avec l'usage du français. Elles peuvent ici perfectionner leur usage du français via l'ordinateur.

Un « club » orienté vers les loisirs vient compléter ce dispositif les mercredis après-midi de 16 h 30 à 18 h 30. On peut y découvrir le numérique sous un angle différent avec par exemple des projections de films libres de droits ou participer à des ateliers de découverte du codage.

La Goutte d'ordinateur est gérée par l'association de la salle Saint-Bruno. Deux salariés et une douzaine de bénévoles s'y consacrent et sont toujours à la recherche de volontaires pour les épauler. Le bon profil ? Pas besoin d'avoir un bac +5 en informatique. Motivation, engagement dans la durée et qualités pédagogiques sont plus importantes.

STÉPHANIE DUPOUY

La Goutte d'ordinateur, 7 rue Léon,
www.gouttedordinateur.org

LE JARDIN DE L'ÉCOLE DUPLOYÉ NE SERA PAS DÉTRUIT

Les travaux qui le menaçaient sont repoussés aux vacances de printemps, en gardant les animaux et l'ensemble du jardin pédagogique.

À l'école maternelle Duployé, élèves, parents et instituteurs sont très attachés à leurs deux jardins : le premier, dans la cour, avec des bacs pour toutes les classes, le second, dans un patio, avec un composteur, un lapin et deux poules. « *C'est une vraie chance pour nos enfants vivant dans un environnement urbain de profiter de la nature et d'apprendre à la fois à l'observer et à l'entretenir* », souligne Rosnan Posnic, parent d'élève. Tous les matins, enfants et parents se retrouvent dans le patio et, pendant les vacances de Noël, des tours ont même été prévus pour que ceux qui restent puissent nourrir les animaux.

Sans concertation

Le 16 novembre dernier, des entrepreneurs entrent dans l'école, située tout près de la rue Ordener, pour des travaux dans le patio avec manifestement la volonté de détruire le jardin. D'abord parce que les animaux attireraient les rongeurs, nombreux dans Paris ces derniers mois, ensuite parce que des travaux d'étanchéité doivent être réalisés dans un local jouxtant le patio.

Surpris de cette décision prise sans aucune concertation, les parents se mobilisent auprès des enseignants, de la direction des affaires scolaires, des élus du 18^e et notamment de Philippe Darriulat, élu en charge des affaires scolaires. Ils lancent même une pétition en ligne sur change.org, qui recueille plus de 500 signatures. Cette pétition aurait-elle sauvé le jardin pédagogique ?

Une réunion organisée le 18 décembre dernier a finalement abouti au report des travaux, notamment d'étanchéité, aux vacances de printemps, sans destruction du jardin. Cette fois, une concertation est prévue en amont, début 2018, entre la direction des affaires scolaires, l'équipe pédagogique et les parents d'élèves. À l'image de Ronan Posnic, même si ceux-ci se satisfont de cette décision, ils affirment rester vigilants.

SOPHIE ROUX

UN TRAIN DE PROMESSES POUR CHÂTEAU ROUGE

Anne Hidalgo a annoncé plusieurs mesures contre les ventes à la sauvette.

Elles ont fusé dans tous les sens les remarques des habitants sur leurs problèmes dans le quartier de Château Rouge, lors de la réunion organisée le 7 décembre à la mairie ! « Les camions de livraison déchargent à toute heure, du matin au soir. » « Les prostituées font un tapage pas possible quand elles se disputent en pleine nuit. » « Le bruyant véhicule de nettoyage passe très tôt, même le dimanche. » « Dommage qu'on ait supprimé la grande arche indiquant le marché Dejean au-dessus de la rue : c'était plus sympa et ça donnait du caractère. » « On en a marre des pisseurs qui empestent nos rues. » « Comment empêcher les attroupements d'hommes qui boivent et chahutent jusque tard dans la nuit devant les boutiques qui leur vendent de l'alcool ? » « Si on veut vraiment tenter de résoudre l'envahissement de nos rues par la vente à la sauvette, il aurait été intéressant d'inviter des représentantes des vendeuses pour chercher des solutions avec elles. »

Bref : même si les habitants ont dit leur satisfaction de retrouver une station de métro agrandie et rénovée et leur soulagement de mieux circuler après plus de deux ans de chantier sur la place, les doléances l'ont emporté sur les satisfecit !

Des plantes et des urinoirs

Après ce grand déballage, la commissaire du 18^e et l'équipe municipale, à laquelle s'était jointe en personne Anne Hidalgo, la maire de Paris, et Colombe Brossel, son adjointe chargée de la sécurité, des quartiers populaires et de l'intégration, ont tenté d'apporter des propositions. Enfin pas à tout : Madame la commissaire a affirmé ne pas disposer de moyens légaux pour empêcher les ventes d'alcool tardives. Et ce, alors que la ré-

glementation l'interdit explicitement entre 21 h et 7 h dans la zone de sécurité prioritaire de la Goutte d'Or (pour son information : l'arrêté préfectoral n° 2013-00394 du 4 avril 2013 étendant à l'ensemble de la ZSP les dispositions de l'arrêté n° 2010-00396 du 10 juin 2010).

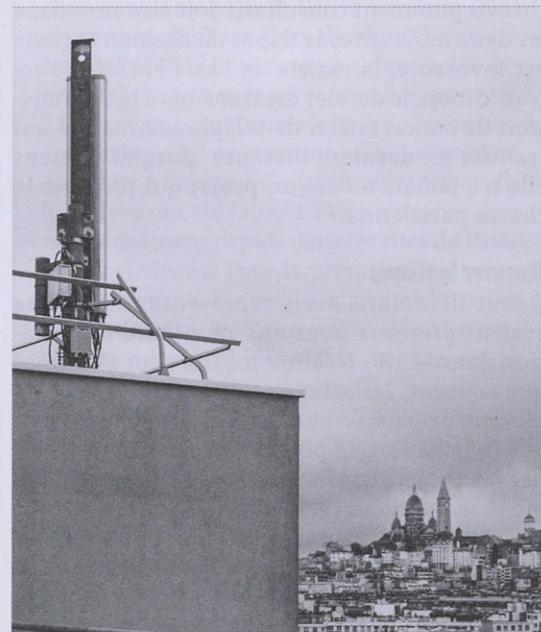
Dans la série des bonnes nouvelles : des projets de végétalisation, l'installation de nouveaux modèles d'urinoirs en cours de test, de nouvelles corbeilles de rue « plus fermées et plus belles », mais aussi un matériel électrique moins bruyant pour les indispensables véhicules de nettoyage et le rétablissement prochain d'un kiosque à journaux près du métro Château Rouge.

Des études, encore !

Anne Hidalgo a conclu en annonçant tout un train de mesures : des études rapides sur l'évolution du quartier ; la réactivation d'une étude sur les ventes à la sauvette ; la recherche, avec les associations Aurora et Emmaüs, d'activités légales à proposer aux femmes qui pratiquent ces ventes (à l'exception des vendeurs d'objets de contrefaçon) ; une meilleure occupation de l'espace rue Dejean par les étalages des commerçants pour ne pas laisser de place aux « sauvettes ». Un comité de pilotage devait être mis en place mi-décembre et un bilan établi fin janvier. Pour les mesures concrètes, il va donc falloir encore attendre. Mais c'est la première fois que la maire de Paris se déplace devant les habitants du quartier pour y reconnaître les difficultés qu'ils affrontent depuis des années. Coïncidence ? Dans le procès intenté par l'association La Vie Dejean devant le tribunal administratif de Paris, on attend très prochainement l'arrêt du Conseil d'État. La Ville l'a saisi après avoir été condamnée en première instance et en appel pour inégalité de traitement des citoyens de ce quartier.

MARIE-ODILE FARGIER

ANTENNES RELAIS : TROIS NOUVEAUX PROJETS DÉPOSÉS PAR FREE



Une antenne relais parmi des centaines sur les toits du 18^e. Sur cartoguide.fr, chacun peut les repérer.

L'été prochain en principe, ces antennes, prévues aux 4 rue de la Charbonnière, 10 rue Feutrier et 2-14 rue Gérard de Nerval, viendront s'ajouter aux 2 240 antennes relais parisiennes.

Si Free veut installer trois antennes relais de plus dans notre arrondissement, c'est que l'enjeu pour cet opérateur est de répondre à l'obligation de densifier son réseau. Pour Paris, il lui faut satisfaire deux impératifs : assurer une bonne qualité de communication mobile et prévenir les dangers pour la santé publique que pourraient générer les antennes relais. L'opérateur doit accroître sa propre couverture du territoire national (84,5 % en 3 G et 68,3 % en 4 G en juin 2016) et cesser d'utiliser le réseau d'Orange. Le contrat d'itinérance liant Free à l'opérateur historique, qui rapporte à ce dernier entre 500 et 700 millions d'euros par an, doit prendre fin en 2020. Date à laquelle le réseau Free doit atteindre une couverture nationale de 90 %.

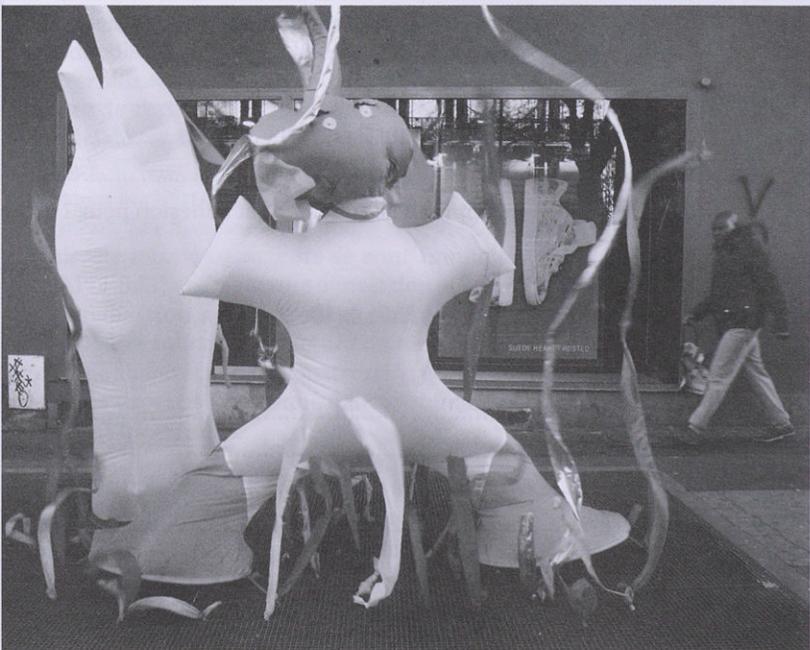
Faire entendre sa voix

Si Paris se veut « une capitale du numérique de référence mondiale », la mairie s'est aussi engagée au nom du principe de précaution à limiter la puissance des antennes relais en deçà des normes nationales. En accord avec les quatre principaux opérateurs, une charte a été établie en 2012 et renouvelée en mars dernier. Si, au niveau national, la puissance maximum autorisée des ondes émises est de 61V/m pour la 3 G et la 4 G, Paris a fixé ce maximum à 5V/m.

La charte définit aussi la procédure à suivre pour toute nouvelle installation. La pose d'une antenne relais relevant du droit privé, la seule obligation est la publicité du projet.

suite page 16

DES ÉLÉPHANTS VOLANTS À LA GOUTTE D'OR



Connaissez-vous l'Art et Rien ? Cette discipline encore trop peu connue consiste à utiliser le vent ou de l'air chaud pour créer une œuvre d'art. Depuis décembre, vous pouvez voir flotter ces drôles d'éléphants au-dessus des bouches d'aération du métro à Blanche, Pigalle, Château Rouge ou encore Barbès. Ces œuvres sont nées de l'imagination d'Olivier Pilos, habitant de la Goutte d'Or. Pour sa première « performance », cet artiste avait accroché de simples rubans aux grilles d'aération pour tester la force du vent. Il a été rejoint entre temps par une dizaine d'acolytes qui se sont baptisés les dompteurs d'éléphants. Leur objectif ? Apporter de la fraîcheur et des sourires aux passants, habitants du 18^e ou touristes. Objectif réussi !

(suite de la page 15)

ANTENNES RELAIS

L'opérateur envoie à l'Agence d'écologie urbaine une description du projet d'implantation, qui le transmet à la mairie d'arrondissement concernée. Une réunion publique peut être organisée. Un avis purement consultatif doit être émis dans les deux mois après le dépôt du dossier. Si l'avis est favorable, la mairie de Paris entérine l'accord. Sinon, le dossier est transmis à la Commission de concertation de téléphonie mobile qui tranche en dernière instance. Jusqu'à présent elle n'a jamais refusé un projet qui respecte la charte parisienne.

Mesurer le risque

Début décembre, trois représentants de Free étaient présents pour une réunion d'information dans le 18^e. Néanmoins, on peut s'étonner que souvent, les affiches annonçant ce type de réunion disparaissent dans les heures qui suivent leur affichage. Qui pourrait avoir intérêt à garder les projets confidentiels ? Les propriétaires qui percevront les revenus de la location du toit, les opérateurs qui craignent les oppositions, les résidents qui veulent une meilleure réception de leurs communications ?

S'il est admis que l'exposition aux champs électro magnétiques de forte intensité provoque des effets thermiques, les incidences sur la santé restent controversées. Qu'en est-il à long terme d'une exposition prolongée à une faible intensité ? Le Centre international de recherche sur le cancer a déclaré en 2011 que les champs électromagnétiques « peuvent être potentiellement cancérogènes », mais il n'existe aucune étude épidémiologique sur le sujet. Certains travaux signalent la possibilité de liens entre usage intensif du portable et tumeurs ou des conséquences réversibles d'ordre biologique, sur le sommeil et les performances cognitives.

Sachez en tout cas qu'il est possible de faire évaluer gratuitement son degré d'exposition en adressant une demande à la mairie d'arrondissement. Toutes les mesures effectuées sont consignées sur le site cartoradio.fr où chacun peut consulter les résultats près de chez lui.

PATRICK MALLET

UNE REMISE DE CARTES SOLENNELLE POUR LES BIFFINS

Pour la neuvième année, les vendeurs réguliers ou occasionnels du Carré des biffins se verront distribuer les cartes les autorisant à officier sous le pont du périphérique de la porte Montmartre.



Le marché de la « récup », à la frontière entre le 18^e et Saint-Ouen, aménagé et même décoré par les biffins, attire une nombreuse clientèle.

Deux espaces clos sur les deux trottoirs, délimités par les piles du pont, les barrières et des comptoirs en bois. Aux murs, des bardages en bois et des grands miroirs. En haut, pendues sous le pont, des tentures colorées au plafond. Le Carré des biffins a un petit quelque chose de cosy, ou pour le moins de surprenant. Sous la voûte du périphérique de la porte Montmartre, l'espace réservé aux vendeurs de récupération et rebuts en tout genre est en place depuis 2009 et va inaugurer sa huitième année. Le 17 décembre, les biffins se sont retrouvés à la mairie pour la remise officielle de leur carte. Celle-ci leur permet de bénéficier d'un espace délimité dans un environnement chaperonné par les services de la Ville et l'association Aurore.

Bilan positif

Beaucoup de chemin a été parcouru depuis la mise en place de ce carré. Les biffins sont organisés en association et dialoguent avec les instances municipales

ou locales comme le conseil de quartier. Lors de la réunion de décembre dernier autour de Géraud Briand, l'élu de la mairie chargé des affaires sociales et de la lutte contre l'exclusion, les questions d'organisation et des nuisances se taillent la part du lion : horaires d'activité, lieux d'aisance, fuite d'eau tombant du pont les jours de pluie, placement des journaliers... Beaucoup de problèmes mais qui au final, témoignent que le choix de la normalisation fût le bon, tout comme celui de confier la gestion quotidienne à Aurore.

De retour sur le carré, on croise toutes sortes de profils, des jeunes, des vieux, des femmes, des hommes de toutes origines dont une bonne proportion d'Africains et Maghrébins. L'ambiance est décontractée et il y a forcément au milieu de cet amoncellement hétéroclite quelques perles qui raviront le chineur amateur.

STÉPHANE BARDINET

**VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !**

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :15 €
- Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :26 €
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..50 €
- Abonnement d'un an à l'étranger :31 €

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- J'adhère pour 1 an :18 €
- J'adhère pour 2 ans :36 €
- Je soutiens l'association :80 €
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

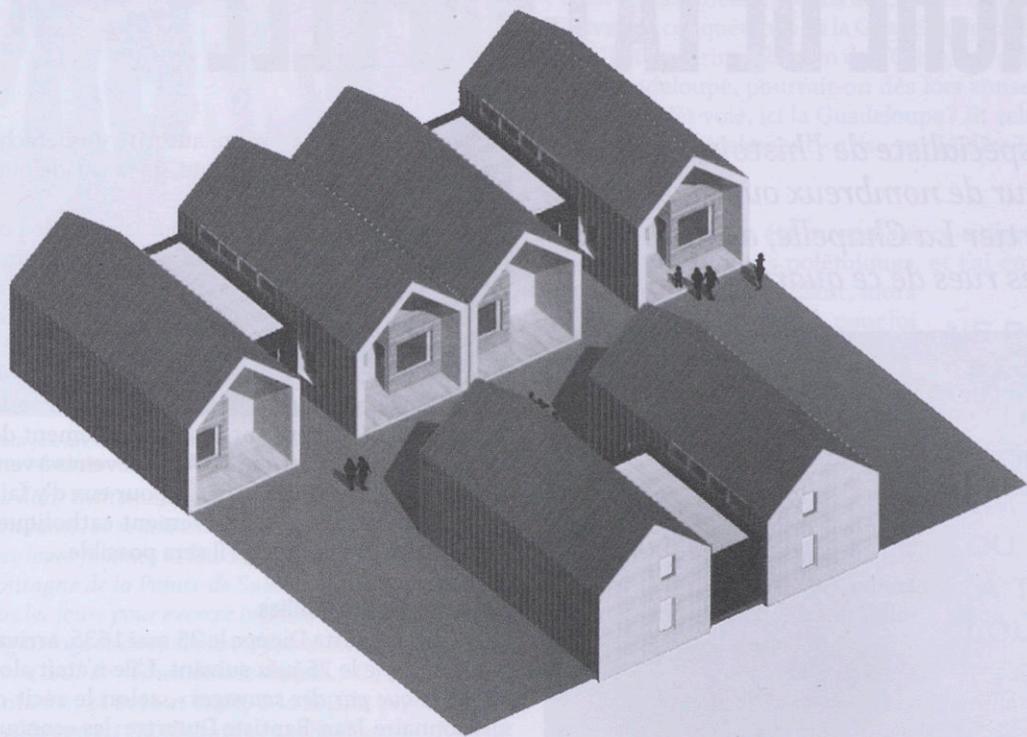
Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :
Prénom :
Adresse :
E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - courriel : 18dumois@gmail.com - Site : http://18dumois.info

DES « HAMEAUX PASSERELLES » POUR SORTIR DES BIDONVILLES



Le projet de maisonnettes à ossature bois piloté par l'association Construire solidaire. Les habitants pourraient participer à leur construction dans le cadre d'un chantier d'insertion.

Plutôt que des expulsions à répétition, comme c'est le cas porte des Poissonniers, des bénévoles proposent de construire des cabanes sur un lieu fixe avec les familles.

L'association Les Bâisseurs de cabanes a imaginé une solution pour aider les familles des bidonvilles et favoriser durablement leur insertion : au lieu des expulsions sans cesse répétées, leur permettre de s'installer légalement sur un lieu fixe dans des maisonnettes modestes mais plus confortables et sûres que leurs taudis. Ce projet est porté depuis 2015 par des bénévoles intervenant sur le terrain avec 50 familles « qui ont une volonté affirmée de s'en sortir », ainsi que des architectes, des spécialistes de l'habitat durable. Parmi les architectes, Olivier Leclercq et Cyrille Hanappe, qui ont conçu le centre d'hébergement du 16^e arrondissement, la Promesse de l'aube.

Depuis, de nouveaux acteurs se sont impliqués, dont APIJ-BAT, une structure d'insertion et de professionnalisation dans le domaine du bâtiment, et Construire solidaire, structure rassemblant des acteurs de l'habitat et de la construction écologique ayant une expertise reconnue dans ce domaine et ancrés sur le territoire.

Une solution pérenne ?

L'idée est simple : à une base commune (cuisine, salle de bains, toilettes, chauffage, système de ventilation) s'ajouteraient deux pièces à vivre de chaque côté. La base serait fournie par une société spécialisée en ossatures bois, le reste construit par

les habitants dans le cadre d'un chantier d'insertion ou d'ateliers de dynamisation professionnelle. Des projets similaires ont été réalisés à Nantes et Toulouse (mobile homes), Bordeaux (chalets) et Montreuil jusqu'en 2014 (377 personnes).

« L'objectif est double : sortie du bidonville et insertion par le travail, avec un suivi personnalisé et des ateliers sociolinguistiques », explique Anne d'Orgeval, de Construire solidaire, qui chapeaute maintenant le projet. Celui-ci a été plusieurs fois revu : dénommé aujourd'hui Hameaux passerelles, il permettrait la construction d'une petite trentaine de logements, démontables et provisoires (deux à trois ans) sur un espace de 500 à 600 m².

Pour Pascal Julien, élu écologiste du 18^e et conseiller de Paris, présent lors de la dernière évacuation, « il faut aller rapidement vers des solutions pérennes, comme nous le préconisons depuis plusieurs mois. Les porteurs de projet sont identifiés. Reste à trouver un terrain. C'est une urgence sociale. » Les élus écologistes ont présenté en Conseil de Paris plusieurs vœux pour une résorption des bidonvilles. Celui voté le 4 juillet 2017, relatif « au soutien de la Ville aux projets d'habitats concertés en direction du public rom », mentionne Construire solidaire et les Hameaux passerelles.

Pas si cher

Coûteuse cette solution de construction ? Pas si sûr. Les associations dénoncent le coût social et financier des expulsions, certes difficile à évaluer. Dans un rapport de 2014, le Collectif national droits de l'homme Romeurope estimait à 300 000 € le coût de l'expulsion d'un bidonville de 300 personnes (recours aux forces de l'ordre, destruction de l'habitat, nettoyage, relogement dans des hôtels...).

DES EXPULSIONS À RÉPÉTITION

Le 28 novembre dernier, les CRS ont à nouveau bouclé le quartier entre la porte de Clignancourt et la porte des Poissonniers. Pour la quatrième fois, les Roms qui vivaient dans le bidonville de la Petite Ceinture (320 personnes dont un tiers d'enfants) ont été expulsés. SNCF Réseau avait obtenu cette décision de la justice le 13 septembre, pour les 110 baraques construites le long de l'ancienne voie ferrée. Des propositions d'hébergement en hôtels à Bobigny, Goussainville, Aubervilliers, Ivry ont été faites à 113 personnes. Les autres dorment depuis dans les rues de Paris et des environs. Pour la première fois cette année, la trêve hivernale, qui interdit toute expulsion entre le 1^{er} novembre et le 31 mars, a été étendue aux bidonvilles... sauf en cas de voie de fait, ce qui était le cas.

L'installation sur la Petite Ceinture de ces familles roms d'origine roumaine remonte à 2013, après leur expulsion de Saint-Ouen, Aubervilliers ou d'autres campements en Ile-de-France. Depuis, l'histoire se répète : construction de baraques, évacuation, placement des familles dans des hôtels sociaux, destruction, nouvelle occupation, construction. Les bénévoles qui les accompagnent – Secours catholique, Ligue des droits de l'Homme, L'école dans la rue, Médecins du monde... — recommencent à chaque fois, avec force énergie, le cycle des inscriptions à l'école, du suivi dans les PMI, des domiciliations, des parcours de soins... Le dernier bidonville de Paris renaît à chaque fois de ses cendres, aucune solution pérenne n'étant proposée. S. R.

© Air architecture

Chaque expulsion entraîne aussi une dispersion des familles, qui bénéficient seulement d'hébergements temporaires. Et des dégâts collatéraux : déscolarisation des enfants, déstabilisation des familles éloignées de leur environnement.

Restent plusieurs freins pour que la solution soit mise en œuvre. Le projet a été présenté aux cabinets de la maire de Paris, Anne Hidalgo et de Dominique Versini, son adjointe en charge de la solidarité. Il aurait été accueilli positivement mais, malgré plusieurs rencontres, toujours pas d'engagement clair montrant une volonté politique de mettre en œuvre cette solution.

Des projets plus rentables

Deux terrains ont été repérés, puis abandonnés : dans le quartier de Bercy et un stade de foot vers la porte de La Chapelle. La question du foncier n'est pas la moindre des difficultés : trouver 500 à 600 m² à Paris est loin d'être aisé. Et toujours cette mise en concurrence avec des projets plus rentables : ne faudra-t-il pas un jour considérer que la résorption des bidonvilles est un investissement sur... l'avenir ? L'État a aussi une part à prendre, autre que son seul concours sur le bidonville du 18^e qui se limite pour le moment au recours aux forces de police. Comme le disait le documentariste José Vieira, invité récemment par les Bâisseurs de cabanes à l'occasion de la projection de son film Futur radieux — l'histoire du bidonville de Massy, à 300 m de celui où il a vécu : « Les bidonvilles sont l'actualité d'une histoire qui n'en finit pas, celle de gens obligés de tout quitter pour conjurer la pauvreté ».

SOPHIE ROUX

LA TRACE DES COLONIES D'AMÉRIQUE AUTOUR DU MARCHÉ DE LA CHAPELLE

Nous avons demandé à Marcel Dorigny, spécialiste de l'histoire et de la mémoire de l'esclavage en France, auteur de nombreux ouvrages dont *l'Atlas des esclavages* et habitant du quartier La Chapelle, de nous éclairer sur l'origine des noms de certaines rues de ce quartier.



Scène d'accostage en Martinique.

Le quartier de La Chapelle, intégré au nouveau 18^e arrondissement, a été créé par le recul des limites municipales de Paris qui passait ainsi de douze à vingt arrondissements. Il a été loti après 1860. Auparavant, le site faisait partie de la commune de La Chapelle. Le quadrilatère formé par les actuelles rues Riquet, de Torcy et de La Chapelle plus, à l'est, la rue Pajol était occupé en grande partie par le « marché aux bestiaux de La Chapelle », détruit en 1863. L'architecte Auguste-Joseph Magne, qui a construit entre 1858 et 1861 l'église Saint-Bernard-de-La-Chapelle dans le quartier de la Goutte d'Or, a ensuite réalisé, entre 1883 et 1885, le marché couvert qui existe toujours.

Le contrat du Sieur de L'Olive

Les rues qui forment aujourd'hui ce quartier, autour du marché de La Chapelle, portent des noms qui évoquent les « vieilles colonies » françaises d'Amérique, à l'exception de la Guyane et de la République de Haïti, l'ancienne Saint-Domingue française, la grande absente de la toponymie parisienne. La rue de la Martinique, la rue de la Guadeloupe, la rue de la Louisiane, la rue du Canada ont été baptisées en 1877. Toutes ces rues enserrant l'actuel marché couvert.

La rue L'Olive, ancienne *rue du Marché* qui conduisait au marché aux bestiaux, a été baptisée en 1875. Seul l'accès au dossier d'archives permettrait de connaître les raisons qui ont amené les élus des années 1875-77 à consacrer ce quartier, alors nouveau, aux colonies d'Amérique, dont deux n'étaient plus terres françaises depuis longtemps : le Canada, devenu britannique en 1763, et la Louisiane qui, après avoir été espagnole de 1763 à 1801, a été rétrocédée à la France et finalement vendue aux États-Unis en 1803 par Bonaparte.

Le nom de la rue L'Olive a donc précédé l'inauguration des autres rues. Ce nom, peu connu aujourd'hui, renvoyait à l'histoire de la prise de possession par la France des deux îles qui sont aujourd'hui des départements d'Outre-mer, la Guadeloupe et la Martinique.

Il s'agit en effet du sieur Charles Liénard de L'Olive, envoyé en 1634 par la *Compagnie des Isles d'Amérique* à Saint-Christophe comme lieutenant général de Belain d'Esnambuc. L'île était alors partagée entre Français et Anglais. Depuis Saint-Christophe,

L'Olive envoya de sa propre autorité un détachement aux îles de la Dominique, de la Guadeloupe et de la Martinique.

Renseignements pris, il opta pour la prise de possession de la Guadeloupe. Un voyage en France fut aussitôt mis sur pied pour obtenir l'accord de la Compagnie. Le 14 février 1635, L'Olive signait un contrat lui donnant mission de s'emparer de la Guadeloupe, puis des deux autres îles si possible. Il prit Du Plessis pour associé. En cas de succès, les deux hommes recevraient le commandement des îles pour dix ans, ainsi que 10 % des revenus à venir de leur mise en valeur. A charge pour eux d'y faire venir des habitants, exclusivement catholiques, avec autant de femmes qu'il sera possible...

À la conquête des Antilles

L'expédition quitta Dieppe le 25 mai 1635, arriva à la Martinique le 25 juin suivant. L'île n'était alors « habitée que par des sauvages », selon le récit du missionnaire Jean-Baptiste Dutertre : les « conquérants » français firent planter la croix et les armes du roi de France. L'expédition se dirigea ensuite sur la Guadeloupe, jugée moins montagneuse. Ils y arrivèrent le 28 juin. La même cérémonie de prise de possession fut organisée.

Malgré de nombreuses difficultés, notamment famines et maladies, les deux îles entraient alors durablement dans le domaine de la France, sans véritable plan du pouvoir royal qui laissa faire la Compagnie et ses aventuriers, en l'occurrence L'Olive et Du Plessis. L'Olive, en tant qu'initiateur du projet et signataire du contrat, a été le véritable chef de l'expédition. À ce titre, il peut être considéré comme le premier « administrateur » français des deux futures colonies, actuels DOM (départements d'outre-mer).

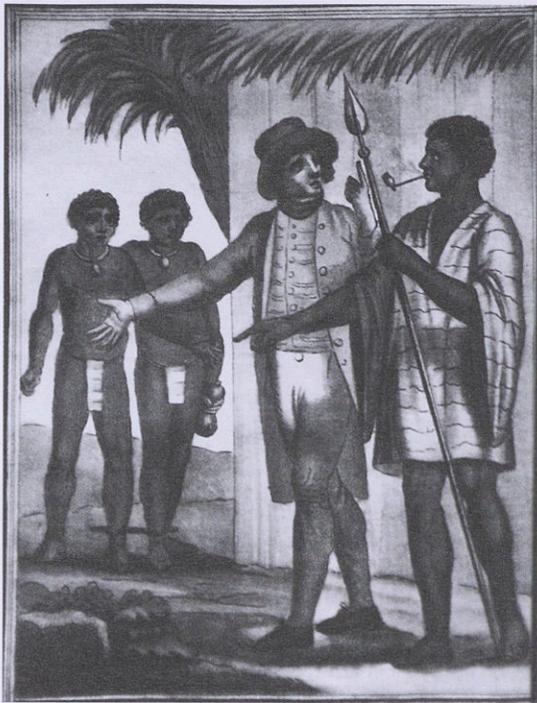
Le 2 décembre 1637, L'Olive reçut de la Compagnie le titre de « gouverneur de la Guadeloupe ». L'année suivante, la Martinique fut colonisée sous l'autorité de d'Esnambuc. Il mourut à Saint-Christophe à la fin de 1636.

**LE 14 FÉVRIER 1635,
L'OLIVE SIGNAIT
UN CONTRAT LUI
DONNANT MISSION
DE S'EMPARER DE
LA GUADELOUPE**

Des esclaves africains

Notons qu'au moment de cette prise de possession, le peuplement devait se faire par des engagés français. Il n'était pas question d'importer des esclaves africains, alors que cette pratique était déjà courante dans les colonies espagnoles et même anglaises. Quant à la population amérindienne, dite alors sauvage, elle disparut de ces deux îles en une seule génération, révoltée, vaincue puis expulsée. Il fallait donc repeupler une terre que l'on avait dépeuplée !

Les premiers captifs africains furent rapidement acheminés vers les îles françaises car, dès novembre 1639, J.-B. Dutertre signale une révolte : « plus de 60 nègres du quartier de Capesterre lassés de leur servitude, ou, comme plusieurs ont cru, ennuyés



Esclaves en vente au marché dans les îles : estampe d'après un dessin de Labrousse.

des durs traitements qu'ils recevaient de leurs commandants, se rendirent marrons, c'est-à-dire fugitifs, avec leurs femmes et leurs enfants, dans les bois de la montagne de la Pointe de Sable, d'où ils descendaient tous les jours pour exercer impunément toute sorte de brigandage et de violence sur les habitants, jusqu'à les tirer à coup de flèches dans le chemin. » Ce témoignage confirme, si besoin était, à la fois la précocité de l'esclavage en Guadeloupe et celle de son refus par ces hommes réduits en servitude et astreints à un travail très dur.

Les oubliées

Le quartier de La Chapelle, au cœur d'un nouvel arrondissement parisien, a ainsi été consacré aux « colonies françaises d'Amérique » à un moment où l'expansion coloniale française était entrée dans une nouvelle phase depuis la conquête de l'Algérie, puis l'implantation en Afrique noire et en Asie du sud-est. L'objectif était explicitement de mettre sous les yeux des parisiens l'ancienneté de la colonisation française. Cette mémoire coloniale n'était pourtant pas complètement assumée puisque deux très anciennes possessions françaises d'Amérique, la Guyane et Haïti, avaient été omises dans la toponymie savamment conçue de ce nouveau quartier.

La raison de l'omission de la Guyane semble claire : pour les contemporains, la Guyane se résumait à Cayenne, c'est-à-dire au bagne. Personne ne voulait habiter « rue du Bagne » ! Absente du paysage colonial parisien, la Guyane trouva tardivement une place dans la capitale : un boulevard portant ce nom fut inauguré en 1962 dans le 12^e arrondissement, en grande partie entre le boulevard périphérique et la commune de Saint-Mandé.

Quant à Haïti, également omis lors de l'aménagement du quartier de L'Olive, son absence demeure comme une sorte de « punition » : l'ancienne Saint-Domingue française du XVIII^e siècle, la « perle Antilles », qui avait eu l'audace de l'indépendance dès 1804, ne pouvait siéger au sein de la capitale de l'Empire colonial. Aujourd'hui encore, cette absence reste comme une sorte de symbole de l'amnésie collective française envers l'ancienne Saint-Domingue, alors qu'une place de la République dominicaine a été inaugurée en 1957, dans le 8^e arrondissement. Pourtant Haïti, avec aujourd'hui plus de 10 millions d'habitants, est le seul état francophone indépendant

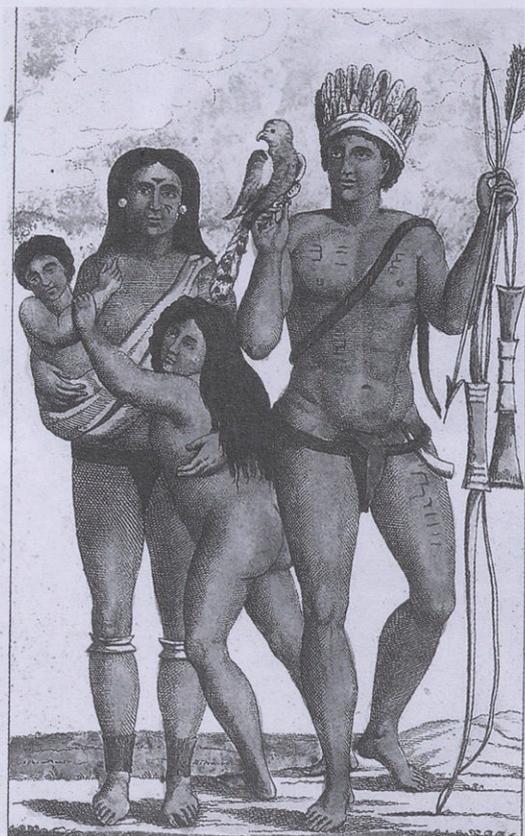
des Amériques. Il est vrai qu'une place de Port-au-Prince, capitale de Haïti, existe depuis 1961 porte de Choisy, entre le boulevard extérieur et le périphérique.

Ainsi, le quartier de L'Olive reste par excellence celui des colonies d'Amérique, continentales et insulaires. Son identité est ancrée dans l'histoire du quartier et il serait vain de vouloir en éradiquer une des composantes, comme l'idée en a été suggérée il y a quelques années à propos de Charles Liénard de L'Olive, le « conquérant » de la Guadeloupe en 1635. S'il fallait supprimer le nom de L'Olive, le « voleur » de la Guadeloupe, pourrait-on dès lors conserver celui de l'objet volé, ici la Guadeloupe ? Et celui de la Martinique, également « pris » par L'Olive ?

Controverse

En 2011 le débat a été ouvert sur ce sujet, déjà objet de nombreuses polémiques, et j'ai envoyé une lettre à Daniel Vaillant, alors maire de l'arrondissement, pour lui suggérer de ne pas tomber dans une politique d'épuration de la toponymie parisienne, qui risquerait de faire jurisprudence et conduirait à un « nettoyage » incontrôlable. Voici un extrait de cette lettre, qui ne me semble pas avoir perdu de son actualité au moment où un vif débat a été ouvert sur le nom de Colbert attribué à des rues ou des établissements scolaires :

« Il serait hautement dommageable d'amputer le quartier du marché de La Chapelle d'une partie de sa signification historique, et ceci d'autant plus qu'aujourd'hui ces « vieilles colonies » sont départements français à part entière, Louisiane et Québec ayant eu une trajectoire historique différente, écho des longs affrontements franco-anglais du XVIII^e siècle... À l'opposé de cet effacement d'une référence historique majeure pour connaître l'origine des actuels DOM des Antilles, il me paraîtrait bien plus pertinent d'accompagner le nom de L'Olive, aux deux extrémités de la rue, d'une plaque explicative claire et concise, reliant ce toponyme à ceux des rues voisines qui contournent



Une famille caribéenne : les autochtones furent éliminés en une génération.

le marché de La Chapelle. Ce serait faire une œuvre pédagogique qui devrait toujours être le but des dénominations des rues et des places dans une ville : entretenir une mémoire historique mise à la portée de tous. Si le changement de nom envisagé ici a pour finalité d'extirper du paysage parisien un des acteurs (modeste en fait) de l'histoire coloniale liée à celle de l'esclavage qui fut la suite de l'implantation française aux Antilles, force est de constater que la tâche sera immense et bouleversera le paysage de la capitale...

Dugommier, Dupleix, etc.

Par exemple, faut-il dès lors maintenir une rue et une station de métro au nom de Dugommier ? Ce personnage, certes général en chef de l'armée d'Italie en 1793 et maître d'œuvre de la reconquête de Toulon contre les Anglais (dont Bonaparte du reste tira gloire), fut avant tout un grand propriétaire d'esclaves en Guadeloupe, partisan affirmé du maintien de l'esclavage

au moment où les « Amis des Noirs » en contestaient la légitimité. Envoyé en Martinique fin 1789 à la tête d'un détachement militaire chargé de mettre à la raison les colons trop ouvertement royalistes, il s'illustra par cette harangue à ses soldats, qui à elle seule vaut programme : « Soldats, vous êtes ici pour briser les chaînes du Blanc, sans desserrer celles du Noir ! ». Député des Îles du Vent en 1792, il continua, à Paris, ce combat pour maintenir intact l'esclavage...

Faut-il conserver la rue, la place et la station de métro au nom de Dupleix, conquérant des Indes orientales... ? Faut-il maintenir la rue Mahé de la Bourdonnais, l'organisateur des colonies françaises de l'Océan Indien, avec bien entendu la mise en place de la plantation esclavagiste dans ces îles, dont l'une est aujourd'hui département français ?

Il serait aisé de faire le tour de Paris et de dresser une très longue liste des rues, places, avenues et autres lieux qui perpétuent la mémoire des acteurs de la colonisation ; les exemples évoqués plus haut se limitent à la première colonisation, mais la seconde, de 1830 aux indépendances des années 1950-1960, serait beaucoup plus longue, à commencer par la rue Caillié, près de Stalingrad, qui honore celui qui a ouvert l'Afrique à la « pénétration » française, en fait à la conquête coloniale et ceci deux ans avant la prise d'Alger.

Une rue Toussaint Louverture ?

Le 18^e arrondissement a légitimement inauguré un collège Aimé Césaire, à la fin de 2009 : ne pourrait-on pas franchir un pas encore tabou — semble-t-il — à Paris, en consacrant enfin une rue, ou une place, à Toussaint Louverture ? Césaire a écrit, en 1961, une biographie de Toussaint qui a fait date : la portion de la rue du Département (qui évoque quel département ? Celui de la Seine probablement, mais il n'existe plus depuis 1964) qui longe le collège Aimé Césaire ne pourrait-elle pas évoquer le précurseur de l'indépendance de la « Première République noire » ? Ce serait une belle occasion de relier les noms de ces deux grands personnages historiques qui, chacun en leur temps, ont brillamment combattu le colonialisme, l'esclavage et ses séquelles. »

Ainsi, plutôt qu'effacer les noms liés à cette longue histoire, ne serait-il pas plus efficace de placer dans ce quartier (et dans bien d'autres) des plaques explicatives destinées à faire connaître au « piéton de Paris » des pans entiers d'une histoire qui demeure omniprésente dans le paysage parisien ?

MARCEL DORIGNY

THÉÂTRE

LE NAZI ET LE BARBIER

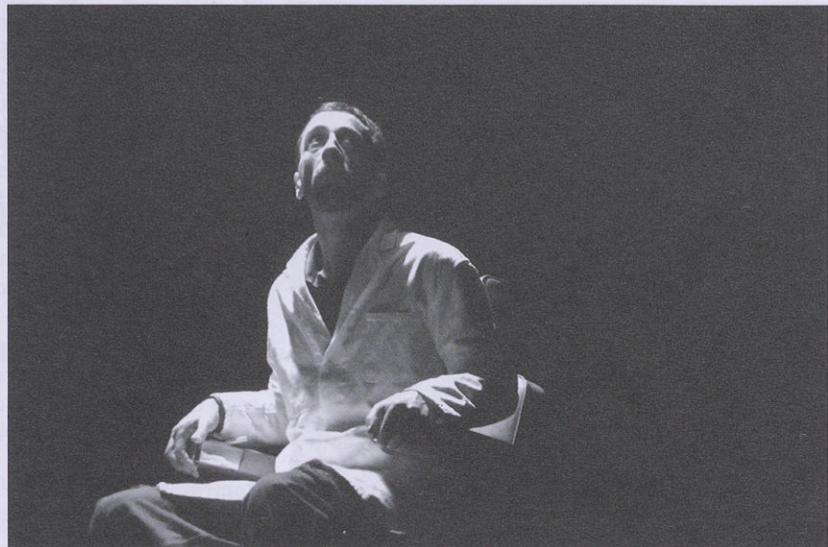
Voici adapté à la scène le roman d'Edgar Hilsenrath : l'histoire d'un nazi endossant l'identité de son meilleur ami juif qu'il a assassiné.

Ce seul-en-scène nous raconte l'histoire de cet anti-héros qu'est Max Schulz, un Allemand de souche « au nez de juif », né en 1907, à Wieshalle. Son enfance est marquée par les coups de son beau-père et sa rencontre avec une famille de barbiers auprès de laquelle il trouve refuge. Il se lie d'amitié et de complicité avec Itzig Finkelstein, vrai juif au physique aryen. Il copie sur lui, apprend le yiddish et le métier de coiffeur. Puis, vient la guerre et sa fascination pour Hitler. Il devient membre actif des Einsatzgruppen, les commandos de la Shoah par balles, et tue Itzig, pour-

tant son meilleur ami. Après la guerre, il prend le nom d'Itzig et ouvre un salon de coiffure à Tel Aviv du même nom que celui de la famille de barbiers : L'Homme du monde.

Un étrange spectacle à l'humour noir

Sur le plateau, côté jardin, un fauteuil de barbier surmonté de l'enseigne L'Homme du monde ; côté cour, un portant avec différents vêtements, et au milieu un comédien virtuose pour nous interpréter toutes ces étonnantes et innombrables métamorphoses. Le quatrième mur est cassé permettant des changements à vue



Seul en scène, David Nathanson fait passer son public du rire à l'effroi.

de voix, de corps, sous le regard du public pris à témoin. David Nathanson nous happe dès l'entrée, c'est un conteur hors pair. La mise en scène impeccablement montée est nerveuse et équilibre les scènes loufoques et celles de forte intensité dramatique, nous faisant passer sans cesse du rire à l'effroi. Cet étrange spectacle,

basé sur le roman d'Edgar Hilsenrath, cette farce à l'humour noir dévastateur ne laisse pas indemne !

JULIE CLOTILDE

Jusqu'au 28 janvier à la Manufacture des Abbesses. D'après Edgar Hilsenrath, mise en scène Tatiana Werner, adaptation et jeu David Nathanson. 7 rue Véron. 01 42 33 42 03.

SÉANCE DÉDICACE POUR GÉRARD DEPARDIEU ROSA PARKS

A UN AN



La star du cinéma français est venue à la rencontre de ses fans le 10 décembre au cinéma Le Louxor pour la présentation de son dernier livre, *Monstre*. Edité par le Cherche-Midi, cet ouvrage mêle éléments autobiographiques et réflexions sur le monde.

Installée dans ses nouveaux locaux du boulevard Mac Donald depuis décembre 2016, l'équipe du centre propose deux expositions : Un an déjà, retour en photos sur cette première année (jusqu'au 31 janvier) et Nous sommes Rosa, portraits photos réalisés par l'association Clichés urbains, ainsi que la restitution des ateliers Fanatikart : durant trois mois, des enfants et des parents ont participé à des ateliers de design, de photo et sérigraphie sur tissu (jusqu'au 15 janvier).

Et toujours, des ateliers et rencontres pour favoriser la relation parents-enfants et l'échange : Lire à petits pas (mercredi 17) pour découvrir les livres jeunesse avec les enfants jusqu'à 4 ans ou le café tricot crochet (samedi 13) ou un troc'livres (samedi 27).

219 boulevard Mac Donald (19^e).

ENFANTS

MERLIN LA LÉGENDE

La légende du célèbre magicien, revisitée pour les petits à partir de 4 ans. Un enchantement.

Dans sa cabane en bois, à l'orée de la forêt de Brocéliande, Merlin, le plus grand magicien de tous les temps, tente d'éduquer le jeune Arthur qu'il a secrètement adopté quand il était bébé. Dans 48 heures, Arthur devra arracher à la roche où elle est ancrée, Excalibur, l'épée légendaire, au cours d'un tournoi de chevalerie. Mais ce grand benêt en culottes courtes, doué pour les claquettes sous hypnose et qui se planque derrière le plumeau à dépoussiérer, rechange à apprendre les mathématiques. Et Merlin a aussi fort à faire avec la fée Viviane, adorable pipelette en quête d'un stage de magicienne et de poudre de « Merlimpinpin ».

Chipie de Morgane

Nos trois héros doivent compter avec cette horrible chipie de fée Morgane



Fanny Vacambas, Hervé Quentric et Delphin Lacroix mènent ce spectacle à la baguette... magique.

à la voix de crécelle, capable d'hypnotiser à distance tout ce joli monde. Caroline Ami et Flavie Péan, à l'écriture et à la mise en scène, revisitent avec bonheur la légende de Merlin. Et l'humour s'invite du début à la fin du spectacle mené à la baguette magique par trois comédiens épatants, Delphin Lacroix, Hervé Quentric,

Fanny Vambacas. Bravo les artistes, la régie, la musique, la décoration, les costumes, pour cet enchantement.

JACQUELINE GAMBLIN

Jusqu'au 25 février, le samedi à 14 h, le dimanche à 11 h, et vacances scolaires aux Béliers parisiens. 14 bis rue Sainte-Isaure. 01 42 62 35 00.

UNE GALERIE D'ART DANS UN GARAGE



Dans le garage Junot, au 31 de l'avenue du même nom, se garent encore des voitures et c'est banal pour un garage. Ce qui l'est moins, c'est qu'en façade, de jeunes artistes exposent leurs œuvres dans la vitrine. Jusque très récemment, dans cette vitrine un peu vide, on n'apercevait qu'une simple table bien triste. Depuis mai dernier, elle s'anime grâce à l'initiative de sa propriétaire qui a souhaité en faire un lieu d'exposition, à l'instar d'un de ses voisins, tapissier rue Lamarck, qui expose lui aussi des œuvres en devanture. Elle donne ainsi la possibilité à de jeunes artistes, de préférence du quartier, de montrer gratuitement leurs productions.

Tous les deux mois, ça tourne et le résultat est éclectique et de qualité. D'abord, pour inaugurer la nouvelle destinée de la vitrine, l'illustratrice Capucine Léonard-Matta a réalisé une recomposition d'un atelier d'artiste, en carton coloré. Puis il y a eu des photos noir et blanc sur Paris d'Alexis Jarret, des dessins évoquant un monde sauvage de Marion Noël. En ce moment, ce sont des grands portraits joliment peints de Claire Coulambon.

Ces différents travaux ont éveillé la curiosité des passants voisins qui voient d'un très bon œil cette galerie d'un nouveau genre. Les réseaux sociaux jouent aussi leur rôle dans la propagation de l'information : des photos des œuvres y sont ainsi relayées et plusieurs des jeunes artistes ont déjà pu établir des contacts fructueux !

MARYSE LE BRAS

LES MONDES SINGULIERS DES ARTISTES OUTSIDERS DES BALKANS

Avec Turbulences dans les Balkans, la Halle Saint-Pierre propose cette fois encore, l'art brut dans sa complexité et sa diversité.

Sculptées, dessinées, peintes, collées, les œuvres émouvantes des artistes nés pour la plupart à Belgrade, dont certains pendant les dernières guerres, nous interpellent à chaque pas.

Milan Stanisavljevic sculpte le bois de chêne centenaire issu du lit des rivières et soumis aux éléments naturels qui l'ont bruni. A l'étage de la Halle, ses singe, autruche, oiseau préhistorique déploient leurs formes aux ombres troublantes. Née en 1926 et décédée soixante et un ans plus tard dans l'anonymat à Belgrade, Matija Stanicic a travaillé

toute sa jeunesse comme femme de ménage pour des personnalités de Serbie. Ses œuvres font aujourd'hui partie du Musée d'art naïf de Jagodina (Serbie). Abondante chevelure brune, lèvres minces et yeux cernés de vert dessinés au feutre sur papier ou carton, elle s'autoprotège toujours de profil, émouvante Matija. Vojislav Jakic dessine à petits traits et points d'encre de Chine sur papier, des successions de masques Sans titre aux narines dilatées, des torsos humains caparaonnés. Son Dessin meurtrier, oeuvre zoomorphe venue du musée de Kraljevo, montre des créatures étranges, gueules béantes, prêtes à s'entredévorer, nécessitant une pause pour le visiteur alerté.

Tradition et modernité

Membre de l'Association des artistes de Serbie, Magicni Cica revendique une approche anthropologique et

spirituelle de sa démarche artistique. Colorées, ses œuvres mêlent avec humour tradition et modernité, Mickey, Garfield et poissons rouges, fleurs, maisons, autoroutes, forêts peuplées d'yeux, prince d'Arabie saoudite et mini-Buffalo Bill à cheval sur un poireau ! Clou de cette exposition qui alerte, le duo grandeur nature, Jimi Hendrix-Miles Davis, oeuvre sculptée dans le métal de Boris Dheljan. Diplômé de l'Ecole de génie mécanique, il auréole de clous la chevelure de Jimi Hendrix, précise les contours de la trompette de Miles Davis et place un buste à crête d'Iroquois entre les deux stars. On ne ratera pas pour autant les collages provocateurs Revolver de Nenad Dzoni Rackovic, artiste underground né à Belgrade.

JACQUELINE GAMBLIN

Halle Saint-Pierre, tous les jours jusqu'au 31 juillet, 2 rue Ronsard.



Danse

OPEN SPACE 6

Du 19 au 27 janvier à l'Étoile du Nord. 16 rue Georgette Agutte, 0142264747.

Six compagnies de danse contemporaine partagent avec le public une étape de leur travail de création en vue de leur futur spectacle. Ces présentations sont suivies d'un échange avec les artistes. Trois étapes sont montrées à chaque date (soirée : 8 €). Les 19 et 20 janvier, à 20h30 : *Ad beatitudinem*, de la Compagnie Louis Barreau, un travail sur les sensations et les formes où deux danseurs se meuvent au fil des Variations Goldberg de Bach ; *Une émotion - une pièce matérialiste*, de Fernando Cabral, qui questionne les notions d'effondre-

ment et d'abandon ; *Un satellite d'un seul être*, de Gaëlle Bouilly et Matthias Groos avec la Compagnie 29x27, où trois hommes étrangers les uns aux autres s'aperçoivent qu'ils se sont fait quitter par... la même danse. Les 26 et 27 janvier, à 20h30 : *divin@media.com*, de Santiago Coton Gras et la Compagnie Phorm, une relecture de *la Divine Comédie* de Dante, où *l'Enfer* est symbolisé par Internet et les écrans ; *Cellule*, de Nach Anne-Marie Van, un solo au cours duquel dans un espace confiné, un être survit, questionne et se rencontre en s'évadant par sa propre chair ; *Vestige*, d'Étienne Rochefort et la Compagnie 1 des si, un travail où le corps révèle l'animalité qui est en chacun. Des soirées expérimentales ouvertes à la recherche chorégraphique. A.F.



Spectacle

L'ARBRE EN POCHE, CLAIRE DITERZI

Du 27 janvier au 3 février, au Centquatre. Musique, texte et mise en scène Claire Diterzi, avec Francesco Filidei. 5 rue Curial, 0153355000.

Librement inspirée par le roman d'Italo Calvino, *Le Baron perché*, Claire Diterzi (photo) propose une ode à la nature. Le spectacle, hybride, éclectique et allumé, à l'image de la chanteuse, fait appel à plusieurs disciplines et plusieurs styles de musique. Un contre-ténor, un comédien, un acrobate et six percussionnistes concourent à une représentation très visuelle mélangeant art vocal baroque, électro-pop, chanson et musique contemporaine. Une pièce musicale qui ne vous laissera pas de bois. A.F.



Théâtre

UN JOUR EN OCTOBRE

Du 6 janvier au 13 février, à l'Atalante. De Georg Kaiser, mise en scène Agathe Alexis, avec Hervé Van der Meulen, Ariane Heuzé, Bruno Boulzaguet, Benoit Dallongeville, Jaime Azulay. 10 place Charles Dullin, 0146061190.

La pièce présente Catherine, une jeune femme passionnée. Fille mère, dans une petite ville de province, elle désigne comme père de l'enfant un officier, qui déclare n'être jamais venu dans leur ville... Hommage subtil à Heinrich von Kleist (*La Marquise d'O*, *La Petite Catherine* de Heilbronn), cette œuvre du répertoire expressionniste allemand, jouée pour la première fois en 1928, est ici mise en scène par Agathe Alexis (photo). Un texte sur le pouvoir du rêve et de l'auto-conviction. A.F.

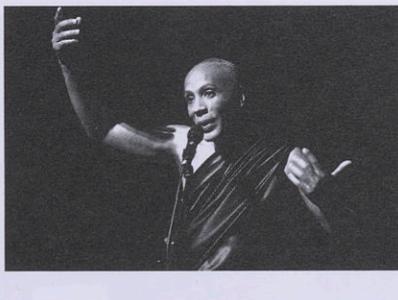


Théâtre

LA VASE

Du 8 au 18 janvier au Théâtre des Abbesses. De Pierre Meunier et Marguerite Bordat, avec Frédéric Kunze, Jeanne Mordoj, Pierre Meunier, Thomas Mardell, Muriel Valat. 31 rue des Abbesses, 0142742277.

La boue, la glaise, la vase. À partir de cette matière hostile et molle, dans lesquels les corps s'engluent, Pierre Meunier et Marguerite Bordat proposent une pièce ludique et poétique. Ils y plongent cinq comédiens et les laissent s'y em pêtrer et s'en dépêtrer pour sculpter un moment expérimental et burlesque. Explorant matière brute et lois physiques, *La Vase* poursuit un travail de l'inclassable Pierre Meunier commencé avec les matériaux durs (*Le Chant du ressort*, *Le Tas...*). Une pièce hors norme, entre théâtre, rêverie et arts plastiques. A.F.

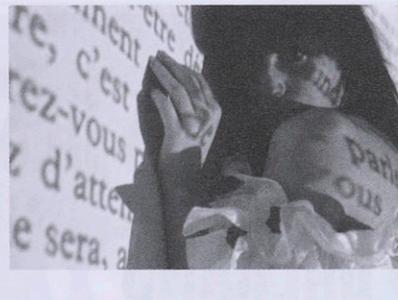


Théâtre

MÉDÉE POÈME ENRAGÉ

Du 23 au 27 janvier, au Théâtre des Abbesses. De Jean-René Lemoine. 31 rue des Abbesses, 0142742277.

Jean-René Lemoine passe par la mythologie grecque pour parler du monde et aussi un peu de lui. L'auteur revisite le mythe de Médée, une histoire qui englobe plusieurs thèmes : l'exil, la transgression, la sexualité, le meurtre... Autant de sujets actuels qui l'« obsèdent ». Accompagné d'un musicien, il s'agit donc pour le comédien de raconter dans une version un peu plus contemporaine, « l'intime, l'indicible du lien amoureux, du lien filial, l'insatiable et tragique quête de l'amour, la solitude face au monde et à la société ». Les cultures s'y entremêlent, le passé et le présent également. S. Cl.



Théâtre

ALL IS TRUE. LES LIAISONS DANGEREUSES

Du 12 au 27 janvier, au Théâtre Montmartre Galabru. De Choderlos de Laclos, mise en scène d'Angélique Boy. 4 rue de l'Armée d'Orient, 0142231585.

L'innocente Cécile et la vertueuse Mme de Tourvel sont les victimes de la marquise de Merteuil et du vicomte de Valmont. Un duo qui pervertit les valeurs des Lumières et corrompt la société de l'intérieur. Dans cette adaptation du roman de Pierre Choderlos de Laclos, six comédiens interprètent 13 personnages. Ils évoluent dans un monde où se côtoient théâtre et cinéma, rêve et réalité, classicisme et modernité. Un parti pris pour la metteuse en scène, Angélique Boy, qui entend montrer toute la modernité de l'œuvre de Choderlos de Laclos. S. Cl.



Théâtre

LA MALADIE DE LA MORT

Du 16 janvier au 3 février, aux Bouffes du Nord. De Marguerite Duras, avec Laetitia Dosch, Nick Fletcher, Irène Jacob, mise en scène de Katie Mitchell. 37 bis boulevard de La Chapelle, 0146073450.

Cette création est une nouvelle adaptation du récit de Marguerite Duras. Cette fois, il s'agit d'un spectacle de cinéma en direct. Y est posée une question centrale, celle de l'impossibilité d'une intimité sexuelle ou émotionnelle authentique entre un homme et une femme. À la fin de son roman, Duras a ajouté une indication de mise en scène : « *La jeune femme des nuits payées devrait être couchée sur des draps blancs au milieu de la scène. Elle pourrait être nue. Autour d'elle, un homme marcherait en racontant l'histoire...* » S. Cl.

Expo

UN MONDE SANS FRONTIÈRES S'AFFICHE

Jusqu'au 31 janvier,
16 esplanade Nathalie Sarraute.
www.posterfortomorrow.org

Pour sa neuvième édition, l'association *Poster for tomorrow* qui milite pour le respect des droits humains, expose à la Halle Pajol 100 affiches dédiées à la liberté de mouvement. Sélectionnées parmi « 7 000 œuvres de graphistes, professionnels et amateurs, issus d'une centaine de pays : Brésil, Chine, Russie, Iran, Maroc... », selon Hervé Matine, son fondateur, elles ont été retenues par un jury international. Elles sont exposées sur des cadres en bois dressés en plein air, face à la vitrine du magasin de design Boutique for tomorrow.

Noirs, souillés de sang, réclamant en lettres capitales la *Liberté de mouvement* (Etats-Unis), emprisonnant des chaussures abandonnées dans la fuite vers la liberté (Corée du sud), ou serrés en rideaux dont un pan se lève sur la mention *Bienvenue* (Iran), les barbelés sont omniprésents. Sur



un mur blanc, des doigts ont tracé à l'encre sombre *J'étais là* (Pologne). L'Argentine détourne le mot « frontières » en *Brothers not borders*. Venue de Pologne, l'affiche *Border 2* place un dessin d'enfant *Maman et moi* dans un cadre à l'extérieur duquel est écrit *Mon père a franchi la frontière*. Un passeport ouvert sur une page murée *Pas de mur pour les immigrants* (Chine), des vitres brisées suggérant des colombes (Egypte), un chien, patte levée marquant son territoire *Virile* (Maroc) sont autant de messages adressés au visiteur qui arrête son pas.

Hervé Matine évoque « un monde où les frontières deviennent de moins en moins significatives ». « Aujourd'hui plus que jamais, nous sommes un seul et même peuple. Peu importe l'endroit où nous vivons, nous sommes tous aussi impuissants face à la guerre ou aux désastres environnementaux ». J.G.A.



Expo Paris Anim'

ALEXANDRE LEPICQ

15 janvier au 17 février
26 boulevard de La Chapelle

Pour cette *Dernière exposition à Paris... ?*, Alexandre Lepicq présente une galerie de portraits de personnages inconnus ou historiques, en s'inspirant de son univers onirique. Il travaille à l'acrylique sur grands formats et parfois aux pastels, dans des couleurs vives et intenses qui sont sa signature. Dans la mouvance des naïfs et des surréalistes, il s'inspire aussi de la littérature. « *Je ne souhaite jamais reproduire les traits de la réalité, car cela n'a pas de sens pour moi, puisque je revendique que la réalité n'existe pas* ». L'artiste quitte la France cette année, disant « *adieu à cette capitale parfois douce et horrible avec moi* »... d'où le titre de cette exposition. A.K.

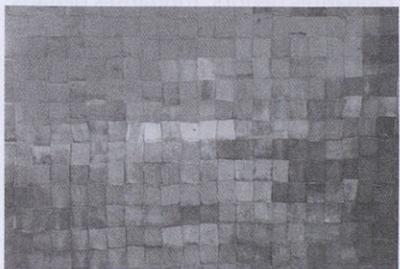


Louxor

CINÉ ENFANTS

170 boulevard Magenta (10^e)

Plusieurs séances sont programmées pour le jeune public ce mois-ci : *Wallace et Gromit : cœurs à modeler* rassemble deux films dans lesquels l'amour aveugle de Wallace va précipiter le duo dans de folles aventures aux allures de polar ! (dim. 7 janv. et sam. 13 janv. 11 h). Une avant-première : *Ernest et Célestine en hiver*, pour les petits à partir de trois ans. Fidèles aux originaux, les décors rendent hommage à la finesse des aquarelles de Gabrielle Vincent (dim. 14 janv. et sam. 20 janv. 11 h). Et un nouveau Disney-Pixar, *Coco* inspiré du jour des morts, fête traditionnelle religieuse de la culture mexicaine. Le jeune Miguel se retrouve propulsé dans un endroit aussi étonnant que coloré : le Pays des morts. (dim. 21 janv. et sam. 27 janv. 11 h). A.K.



Expo

SOPHIE HÉLÈNE

Galerie 3F, Du 15 au 21 janvier
58 rue des Trois Frères

La galerie 3F présente *Plastic [in the] landscape*, travail de Sophie Hélène sur les « laisses » de mer. Ce travail plastique s'alimente au gré des marées, l'artiste portant une attention particulière à la métamorphose des déchets et à leur couleur, enrichie de variations chromatiques. Elle détourne les résidus des pratiques économiques de l'homme pour toucher notre sensibilité mais surtout bousculer notre conscience et notre rapport à la nature. Installée en baie de Somme, Sophie Hélène y a découvert le visage d'un monde qu'elle ne soupçonnait pas et est devenue plasticienne.

Début décembre, la créatrice a animé une œuvre participative *Méduses au carré*, construite à partir de plus de 3 400 bouteilles de plastique. A. K.



Espace Canopy

LUC BARROVECCHIO TERRITOIRES HOSTILES

Du 13 janvier au 11 février
19 rue Pajol

Luc Barrovecchio, artiste atypique et inclassable, appréhende les notions de mécanismes économiques, de valeur du travail, d'équilibres et de contours sociaux. A travers ses installations, objets détournés, photographies, vidéos et performances, il invite à la réflexion sur la société contemporaine. Son objectif est de provoquer les questions des visiteurs et pourquoi pas, créer une forme de dialogue avec eux. Cette discipline de l'art économique est une approche humaniste de l'art actuel, un art pour échanger. A.K.

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

SWAN ET KHADIDJA : DU BON PAIN ET PLUS ENCORE

À la Goutte d'Or, les boulangers de Tembely enchantent le quartier.

Ils sont arrivés depuis seulement six ans mais on n'imagine plus le quartier sans eux, Swan et Khadidja, les boulangers de Tembely. Pourtant, il en a fallu du chemin pour que ces deux-là se rencontrent, puis s'installent dans cette belle boutique, à l'angle des rues Léon et Myrha, grande ouverte sur le four et le pétrin.

Au départ Swan avait fait... les Beaux Arts à Reims et il était permis de penser qu'il allait suivre les traces de son père, Pierre Casenove, designer et céramiste renommé. Diplôme de design en poche, il part tenter sa chance à Paris, et découvrir qu'il n'est pas facile de vivre de son art. Pour gagner sa vie, il devient veilleur de nuit dans la résidence Pierre et Vacances de Bercy. Là-même où travaille Khadidja comme réceptionniste.

Fille d'une mère égyptienne et d'un diplomate malien, lui-même petit-fils d'un chasseur dogon à Bandiagara, elle a grandi au Caire. Elle est arrivée à Paris pour suivre un amoureux « mais ça n'a pas marché ». Elle aussi doit gagner sa vie et a trouvé ce travail. « Swan et moi, en plus de se voir au travail, on habitait tous les deux Belleville. Il est devenu mon meilleur ami », raconte-t-elle. Tellement amis que les voilà en couple.

L'argile et la pâte

A la réception, Khadidja se sent bien. Elle aime le contact avec les gens. Mais Swan s'ennuie, réfléchit à une reconversion. C'est elle qui la première suggère la boulangerie « pour qu'il soit en contact avec la pâte comme son père avec l'argile ». Coup de bol, il y a une école de boulangerie juste en face de la résidence, avec possibilité de suivre une formation intensive rapide. Il saute le pas, suit les cours, puis poursuit sa formation en travaillant chez de « vrais boulangers », notamment au Duc de La Chapelle dans le 18^e, l'un



Les journées sont longues mais l'ambiance est toujours sympa chez Tembely, à deux pas du square Léon.

des lauréats de la meilleure baguette de Paris, et au Grenier à pain.

« Mais dès le départ, mon objectif était d'avoir ma propre boulangerie. » Il guette une opportunité, prospecte via une agence spécialisée. « Le problème, c'est qu'on n'avait pas beaucoup d'argent. » A la campagne, cela aurait été moins cher : « moi, j'aurais sans doute pu (je suis originaire de Franche-Comté), mais Khadidja est 100 % urbaine et même... mégapolitaine. » Donc il faut trouver à Paris. Ou mieux encore, ouvrir une nouvelle boulangerie plutôt que d'en racheter une. Justement une société d'économie mixte de la Ville, la Semaest, a lancé un appel à candidature pour le local d'un immeuble à la Goutte d'Or. Il faut alors bosser d'arrache-pied pour monter un dossier solide. Pas facile : ce n'est pas ce qu'on apprend aux Beaux-Arts ni en CAP de boulangerie. En outre, Khadidja attend des jumelles et s'efforce de dissimuler son ventre déjà rond. Elle craint que sa grossesse fasse douter de sa capacité à gérer la boutique pendant que Swan est au fournil.

Une année belle et dure

L'histoire ne dit pas si les responsables de la Semaest furent dupes de ce petit stratagème, mais leur profil plut : « un Français et une black-arabe, ils ont peut-être pensé que ça irait bien dans le quartier » rigole Khadidja. Plus sérieusement, elle remercie l'association Paris initiatives entreprise qui leur a prodigué aide et conseils. En 2011, les voici dans les murs avec près de 300 000 € de travaux et d'équipements à financer !

Et un gros problème : « on ne savait pas où on allait habiter ! » Pour pouvoir assurer leurs très longues journées de travail, ils avaient espéré louer un appartement dans le même immeuble. Mais, dans un premier temps, leur candidature est refusée au motif que leurs revenus sont insuffisants. Ils l'obtiendront quand même car les amateurs ne se bousculent pas pour venir dans cet immeuble construit au titre du 1 % patronal.

« L'année 2011, on s'en souviendra, sourit Swan : très belle, très dure ! » Du bonheur et un boulot fou : la boulangerie ouvre en août, seulement trois mois après la naissance des petites filles. Elle s'appellera Tembely parce que Swan aime ce patronyme de la famille malienne de Khadidja. Mais il faut s'adapter au quartier : « au début, on nous a bien fait sentir qu'on n'était pas d'ici », se souvient Swan.

Côté bébés, c'est la débrouille. Pas encore de places en crèche. On remue ciel et terre, sollicitant même le maire de Paris d'alors, Bertrand Delanoë. « En attendant j'en gardais une dans la boutique et Isabelle Cherchevsky a plusieurs fois pris en charge l'autre dans son atelier-salon de thé juste en face, raconte Khadidja. Là j'ai découvert à quel point l'entraide est importante dans ce quartier. Je ne l'oublierai jamais. »

Rendre service

De fines baguettes bien dorées, toute une gamme de pains divers, des viennoiseries pur beurre, des chouquettes craquantes dehors, fondantes dedans, de bons gâteaux à des prix raisonnables... La clientèle locale est vite arrivée et il a fallu embaucher : d'abord une jeune pâtissière japonaise, puis un apprenti, puis une boulangère. Aujourd'hui, l'équipe correspond à 6,5 emplois temps plein. Et la qualité du travail de Swan est reconnue puisque l'an dernier, il est arrivé huitième au concours de la meilleure baguette de Paris. Il ne s'en est guère vanté : « huitième, ce n'est rien ». Devant plus d'une centaine de concurrents, ce n'est pas si mal !

Du côté des petites filles, c'est plus facile maintenant. Après leurs années de maternelle à Saint-Luc, elles sont en primaire rue Cavé. « Elles y sont heureuses et progressent bien. Certains avaient tenté de nous dissuader de les mettre dans les écoles publiques

J'AI DÉCOUVERT L'ENTRAIDE DANS CE QUARTIER ET JE NE L'OUBLIERAI JAMAIS

du quartier mais au contraire, tout se passe très bien et nous sommes sereins lorsqu'elles sont en classe. »

Quant à Khadidja, elle rayonne derrière son comptoir ! Elle connaît tout le monde, appelle les enfants

par leur prénom – « je les adore ! » - rend mille petits services. Elle est le pivot de tout un réseau social. Chaque mercredi, elle héberge les paniers de légumes du Val-de-Loire comme ça, pour rien, ou plutôt si, pour rendre service. Elle réserve tout un grand mur à l'affichage des différents acteurs du quartier, dispose un présentoir à flyers sur la tablette où l'on peut boire un café ou déguster la soupe du jour, fait le lien entre les uns et les autres – « d'ailleurs si vous connaissez quelqu'un qui veut partager le loyer d'un local, il y a une gentille dame qui... Ça m'a trop touchée, l'aide que les gens nous ont apportée. Alors j'aide aussi. »

MARIE-ODILE FARGIER